François Bigrel

La performance humaine :
Trois univers de compréhension
Rencontres calédoniennes du sport de haut niveau - 2ème édition

SEMINAIRE 2014 - Colloque : 10 et 11 octobre 2014 / Ateliers d'entraîneurs : 13 et 14 octobre 2014

« L'ENTRAINEUR FACE A LA PERFORMANCE...
ou l'acte de parler et penser sa pratique »

Contribution à l’édition de cet ouvrage

M. Pierre FOREST – Directeur
Direction jeunesse et Sports de la Nouvelle-Calédonie

M. Jean-Paul BADOSA – coordonnateur du séminaire
Professeur de sport - Direction Jeunesse et Sports de la Nouvelle-Calédonie

Imprimerie du Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie
Texte Ministre
Texte Directeur DJS
La performance humaine :
Trois univers de compréhension

François Bigrel
<table>
<thead>
<tr>
<th>Section</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>Introduction</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Deux illusions pour commencer</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>La situation de compétition</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Un premier univers de compréhension de la performance</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>La situation de compétition du point de vue du premier univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Le pratiquant du premier univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>L'entraîneur du premier univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Critique du premier univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Un deuxième univers de compréhension de la performance</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>La situation de compétition du point de vue du deuxième univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Le pratiquant du deuxième univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>L'entraîneur du deuxième univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Critique du deuxième univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Un troisième univers de compréhension de la performance</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>La situation de compétition du point de vue du troisième univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Le pratiquant du troisième univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>L'entraîneur du troisième univers</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>La grande erreur</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>A propos de la relation</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>A propos de l'erreur</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>A propos de la technique</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>A propos du rôle du temps</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>A propos du singulier et de l'universel</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>A propos de la condition humaine</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Conclusion</strong></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
« Chaque individu apporte au monde sa contribution unique »

(Jack Kornfield)
Ce travail a un double objectif : d'abord, en prenant le risque d'une généralisation peut-être excessive mais indispensable tant des connaissances de tous ordres s'amorcellent aujourd'hui, recenser les grands « systèmes d'idées » qui prétendent rendre compte de l'existence de « la performance ». Nous en distinguerons trois. Albert Jacquard nous rappelait il y a quelques années que : « Les chercheurs devraient prendre conscience de leur nouveau devoir : non plus submerger leurs concitoyens d'informations ou d'exploits techniques quotidiennement accumulés, mais aider chacun à édifier une synthèse personnelle mise en cohérence avec les espoirs et les angoisses de tous les hommes ». En matière de performance et d'entraînement, l'absence de ces synthèses contribue finalement à sacraliser fortement les pratiques existantes qu'on ne légitime jamais vraiment si ce n'est que par la force de l'habitude.

Le deuxième objectif est de présenter le système d'idées (théorie) qui, à mes yeux, semble le plus pertinent aujourd'hui pour éclairer et proposer des solutions aux problèmes posés par la performance et l'entraînement sans bien entendu que ce système puisse être considéré comme définitif. Les travaux des philosophes des sciences au cours du XXe siècle, nous ont convaincu que toute théorie n'est qu'une hypothèse valable à un moment donné, qu'elle est proposée faute de mieux et qu'elle est susceptible à tout moment d'être remplacée par une autre rendant compte de façon plus fidèle de ce qui est observé dans la réalité.

Pour tenter de mener à bien ce travail, il nous faudra dépasser les simples descriptions et commentaires que tout un chacun s'autorise à faire sur la performance et nous demander aujourd'hui « qu'est-ce que la penser ? » car il semble bien, nous allons le voir, que, au-delà de ce que la performance représente en elle-même, c'est l'acte de la penser qui semble faire problème par méconnaissance de cet acte.

En dehors des athlètes qui la produisent et des entraîneurs dont c'est le métier de favoriser son émergence, un très grand nombre d'experts (trop souvent autoproclamés) parmi lesquels nous trouvons des coachs, des médecins du sport, des scientifiques de tous horizons, des spécialistes du management, des diététiciens, des sophrologues, des élus de toute provenance, des inspecteurs, des journalistes... s'autorisent quelquefois, sans réflexion réelle et connaissances appropriées, à donner leur avis sur la meilleure façon de s'y prendre pour aboutir à « la performance ». L'habitude très européenne de privilégier la vision pour approcher ce type de phénomènes n'y est sans doute que pour rien puisque, lors de la performance, le corps se montre et qu'il semble alors évident à tout le monde qu'il est possible de s'en emparer pour trouver des causes objectives à ce qu'on en observe. Nous verrons plus avant que pour produire des compréhensions alternatives, il faudra essayer de s'attacher de façon plus importante à « ce qui ne se voit pas ».

Commençons par évoquer une histoire vécue sur laquelle nous nous appuierons à titre d'exemple chemin faisant. Nous avons volontairement choisi une chose minuscule qui paraîtra au premier abord bien insignifiante mais qui nous permettra de mettre en évidence que rien n'est anodin dans les choix que nous faisons dans nos pratiques
professionnelles et que, sous des allures presque dérisoires, ces choix sont appuyés sur des idéologies lourdes et souvent inconscientes, choix qui ne sont pas sans conséquence sur le bonheur... ou le malheur des gens auxquels nous nous adressons. Cette anecdote concerne un jeu très connu. Il s'agit de la passe à dix.

Quand j'étais jeune professeur d'éducation physique et que je devais confectionner un cycle de handball, nous avions été préparés, pour initier les élèves à cette pratique, à utiliser des jeux pré-sportifs dont « la passe à dix » est sans doute l'exemple le plus emblématique. La quasi-totalité de mes collègues faisait la même chose que moi tant il était évident que sans avoir à y réfléchir, ce jeu ne pouvait que convenir à favoriser l'apprentissage d'un sport qualifié de « collectif ». Lorsque, quelques années plus tard en école de cadre, j'ai dû à mon tour me pencher sur la pertinence de ces propositions d'apprentissage, je me suis rendu compte que non seulement la passe à dix était inappropriée à favoriser l'entrée dans le handball mais qu'elle était de plus contre-productive pour son développement.

Que s'était-il donc passé en moi pour provoquer un tel changement de conception ? À la faveur de curiosités successives et de nécessités professionnelles, j'avais effectué un cheminement passant par l'enseignement de la biologie, de ses valeurs et, ce qui fut pour moi une surprise, de ses limites, et conduit d'une façon plus générale une réflexion sur la nature de la connaissance (épistémologie) quand elle prétend rendre compte du réel. J'ai peu à peu découvert que penser la performance ne se faisait pas sans qu'apparaissent des enjeux considérables et que j'avais sans doute été bien innocent voire imprudent jusque-là.

En fait que se passe-t-il quand, sur le plan intellectuel, nous prétendons « penser » une pratique ?

Deux illusions pour commencer

Si nous sommes sincères et attentifs, confrontés à un phénomène quel qu’il soit, nous nous croyons capables d’accéder à la vérité de ce phénomène tel qu’il est en lui-même. « Chercher le vrai est une orientation constitutive, originaire de la pensée » écrivait Deleuze qui ajoutait « le penseur en tant que penseur veut le vrai, il désire le vrai /... /. Il s'accorde à l'avance une bonne volonté de penser». Fort de cette capacité d'accéder au vrai sous le seul effet de sa volonté, le penseur est alors naturellement et irrémédiablement conduit à supposer qu'il peut fonder un discours définitif sur le phénomène qu'il analyse. Pourtant, à propos de cette capacité qu'a l'homme de croire qu’il peut ainsi accéder directement à la vérité, Pascal en a fortement douté, qualifiant cela de « maladie ».

En effet, tel que nous l’ont appris les philosophes des sciences tout au long du siècle précédent (mais aussi les scientifiques qui, par probité intellectuelle, sont devenus philosophes), ces deux actes de penser, croire accéder naturellement au vrai d'un

---

1 Pascal. Pensées. Ed Folio classiques. La citation est : « C'est une maladie de l'homme de croire qu'il possède directement le vrai. »
2 Gaston Bachelard, Georges Canguilhem, aujourd'hui Miguel Benasayag, Guillaume Leblanc par exemple.
3 Henri Atlan, Edgar Morin, Gibert Simondon, Stephen Rose, Etienne Klein, Olivier Rey.... ils sont nombreux.
phénomène et fonder un discours définitif le concernant sont totalement illusoirs. Nous ne pensons qu'à travers et grâce au filtre de nos représentations qui sont des sortes de « patterns psychiques » qui ont la particularité d'avoir été « construits » par chacun d'entre nous et que nous utilisons comme des outils pour faire face au monde et nous permettre d'y vivre.

Allons un peu plus loin sur cette notion de représentation qui va nous suivre tout au long de ce travail et qui, faute d'être maîtrisée et analysée, conduit à des contresens en toute bonne foi en matière de performance et d'entraînement. J'avais en débutant avec mes élèves, une représentation de la passe à dix ou plutôt je l'avais adoptée sans réflexion comme la plupart de mes collègues, car elle m'apparaissait comme une vérité évidente. J'en ai une tout autre aujourd'hui.

Pour illustrer cette notion de représentation, Ludwig Wittgenstein prenait l'exemple de quelqu'un qui est prisonnier dans une chambre dont la porte n'est pourtant pas verrouillée, si celle-ci s'ouvre vers le dedans et qu'il ne lui vient pas à l'idée de tirer au lieu de pousser. Une représentation c'est une vision du monde que possède tout individu sur les aspects fondamentaux de sa propre vie. Elle est toujours très personnelle (même s'il est possible d'en distinguer de grands types), « bricolée » à partir de l'histoire du sujet, ses expériences, ses rencontres et le bain culturel dans lequel il évolue depuis sa naissance. Même erronées, les représentations permettent bon an mal an de faire face aux problèmes posés par la vie. Nous en possédons tous, car ce sont des stratégies adaptatives qui permettent, à peu de frais, notre couplage avec l'environnement. Le système nerveux de chaque homme a d'ailleurs comme principale fonction de devoir ainsi « étiqueter » le monde afin de le rendre vivable. Notons que philosopher consistera alors à juger du degré de validité de chacune de ces représentations.

Autant les représentations que chacun d'entre nous a constituées au cours de son histoire de vie ont leur « face claire », celle qui les montrent indispensables, rassurantes et bien huilées donnant sens au monde environnant des sujets qui les portent, autant elles ont aussi leur « face sombre » capable de bloquer notre psychisme sur des conceptions conçues comme des vérités définitives avec le cortège de conséquences néfastes qu'entraîne ce genre de certitudes. « Elles nous possèdent autant que nous les possédons » et nous ne pouvons faire autrement que penser sous leur forte influence. Plus grave, le sujet qui en est porteur se trouve souvent dans l'obligation de les défendre sous peine de perdre l'équilibre fragile qu'il a réussi à constituer entre lui et le monde et invente alors toutes sortes d'hypothèses ad hoc capables de faire perdurer leur apparente validité, ce qui contribue à sauver leur existence (mais à quel prix) quelquefois dans la plus parfaite mauvaise foi.

Compte tenu de leur grande disponibilité, un autre danger des représentations est leur tendance à se figer et à installer ainsi les êtres humains dans une certaine forme de passivité et de paresse dans leur rapport au monde. Elles constituent en effet un ensemble de préjugés auquel tout doit se conformer. En se montrant ainsi hégémoniques en matière de compréhension, ces préjugés finissent alors par interdire la poursuite du
questionnement et des élucidations progressives du « fait humain » dont la performance sportive fait partie.

Nous pouvons mesurer la difficulté qu'il y a à les remettre en cause quand, par ailleurs, ces réflexions d'ordre philosophique sont ignorées par le monde du sport (quand elles ne sont pas moquées) et qu'aucune formation au métier d'entraîneur n'évoque ces questions.

Nous affirmons ici que l'accès à l'excellence sportive est grandement empêché par les représentations de la performance qui règnent dans le milieu sportif aujourd'hui (sans parler des journaux spécialisés qui ont une grande responsabilité en la matière) et que rien n'est en place au plan institutionnel pour favoriser une prise de conscience de ce problème qui évidemment conditionne tous les autres.

Il faut mener une véritable investigation pour démasquer l'aspect contre-productif de la passe à dix dans le contexte où nous l'avons située. Cela ne tombe pas sous le sens et ne se fait jamais spontanément quand presque tout semble indiquer par ailleurs que cette pratique est légitime. Certains s'en sortiront et justifieront leur ignorance en disant de la passe à dix que, de toute façon, « cela ne peut pas faire de mal », ce qui est sans doute la phrase la plus scandaleuse que nous puissions entendre dans le monde de l'entraînement. Proposer quelque chose qui « ne peut pas faire de mal » est une attitude cynique, déstructurante... et pathétique quand, en réfléchissant, nous pourrions proposer une pédagogie bien plus utile aux objectifs que nous poursuivons. Un mauvais apprentissage n'est jamais anodin, car nous savons aujourd'hui que la réversibilité en matière d'intégration des informations et de structuration du système nerveux est impossible.

Notre adhésion sans réflexion à l'évidence du choix de la passe à dix comme pratique d'initiation est la conséquence en nous du travail souterrain d'une représentation du monde, de la place de l'homme dans ce monde et de la nature même de cet homme que nous devons aux travaux de Descartes et de Galilée. Cette représentation est très générale, vient de loin et marque actuellement pratiquement tous les domaines de la connaissance. C'est elle qui a permis l'essor des sciences et une certaine maîtrise de l'homme sur la nature mais en même temps, semble-t-il, une certaine désorganisation des grands équilibres de la planète. Quelques idées essentielles la caractérisent, idées qu'il est préférable de connaître, tant nous pensons souvent sous leur influence.

D'abord cette représentation accorde, dans l'analyse des phénomènes que l'on désire étudier, une place très importante aux informations visuelles. Nous avons déjà souligné ce point et le rôle prépondérant, voire démesuré, que jouent ces informations dans les analyses menées sur la performance. Il n'est pas question ici d'en négliger l'importance mais de souligner quelques impasses auxquelles leur utilisation exclusive et souvent trop rapide peut conduire.

La vision distingue et circonscrit les phénomènes jusqu'à nous engager à croire que nous pouvons les isoler de leur contexte. Elle classe, elle catégorise, elle assigne et finalement la performance s'offre à elle en état de quasi-soumission. Plus grave encore, la vue qui se limite à la surface des choses, à leur « aspect », invite alors à une certaine abstraction
contribuant à faire de la performance une « chose » attachée au seul corps isolable de l’athlète qui la produit, une sorte de substance qui donne le sentiment que son analyse par réduction est alors relativement aisée. Ainsi, si nous observons que le joueur de passe à dix fait des passes comme le joueur de handball, il ne peut s’agir dans les deux cas et d’après ce que l’on en voit, que des mêmes passes, utiles dans les deux pratiques. Nous verrons bientôt que non. Notre perception visuelle nous rend un peu trop sûrs de nous et, d’un certain point de vue, nous trahit.

De fait nous retrouvons ici une vieille tradition intellectuelle dans laquelle il convient d’isoler et réduire pour comprendre. Proposant, dans son « Discours de la méthode », de ne retenir que ce qui paraît évident par simple observation et invitant alors à diviser le phénomène observé en différentes parties pour l’analyser (réduction), Descartes a engagé son siècle et les suivants dans une habitude intellectuelle qui a certes eu de grands succès, mais dont les réussites nous ont rendus aveugles aux effets pervers dont cette habitude était porteuse dès qu’il s’est agi d’aborder le monde animal et le monde humain. En adoptant cette approche, nous ne nous sommes pas rendus compte qu’elle nous invitait à méconnaître le rôle structurant du « temps », le rôle du « rythme » dans l’organisation des processus, le rôle des « relations », autant d’éléments qui, on le sait aujourd’hui, sont au cœur de l’émergence d’un nombre incalculable de phénomènes. En somme l’utilisation un peu naïve de la perception visuelle a eu, on l’aura compris, deux conséquences majeures. D’une part elle a permis la séparation du sujet et de l’objet c’est-à-dire par exemple la distinction du joueur de handball et du handball lui-même et a donc permis que soient tenus des propos et produites des connaissances sur ces deux éléments « pris séparément ». Nous verrons, en exposant notre troisième univers de compréhension de la performance, comment cela nous a fourvoyés nous engageant dans une méconnaissance grave du processus conduisant à l’art de jouer.

D’autre part ce « primat du visuel » contribue à substantiaiser le réel et nous engage à croire en un découpage possible des « choses » ainsi observées et en leur recomposition une fois l’élément déficient amélioré. Omniprésente dans le monde du sport en matière d’apprentissage et d’entraînement, il est hautement probable que cette démarche portant logique, soit fausse et que l’être humain vit dans son environnement et s’y organise de façon très différente. Là aussi nous y reviendrons en évoquant « la grande erreur » mais pensons, pour illustrer ce qui vient d’être dit, à ce que nous entendons par exemple tous les ans lors d’un grand tournoi de tennis : « il a raté ce coup droit parce que son pied n’était pas assez avancé ou encore manqué cette volée parce que son bras était mal placé… » Ce type de commentaire invite sans doute à travailler ces différents placements à l’entraînement en imaginant que la motricité d’un être humain se construit ainsi comme un « puzzle » d’éléments parfaits mis bout à bout. Il n’en est rien et, si le pied est effectivement et objectivement mal placé, il n’est que le symptôme d’un rapport défaillant à la situation dans son ensemble, d’un état d’engagement insuffisant dans l’instant que le placement « conscient » du pied à l’entraînement ne saurait résoudre.

Pensons encore à l’enseignement du golf et de tant d’autres pratiques qui, en toute bonne foi, proposent des exercices centrés exclusivement sur le corps du sujet, décomposé alors… jusqu’à s’y perdre. Il est fait le pari qu’une fois maitrisé, ce corps pourra permettre de rencontrer la balle dans de bonnes conditions. Nous sommes comme le dirait François
Jullien dans une logique de « composition » alors que bien des recherches actuelles semblent indiquer qu'il faudrait plutôt se situer dans une logique de « corrélation », le sujet et l'environnement entrant véritablement en dialogue pour générer la technicité appropriée à ce qui est en train d'être vécu.

On aura compris dans cette longue introduction que nos conceptions sont ainsi grandement responsables de ce que deviennent les athlètes au cours de leur vie. Mats Wilander essayait dans l'équipe du 19 janvier 2015 de répondre à la question : « Pourquoi les Français coincent-ils en Grand Chelem ? ». Il écrivait : « Je ne crois pas que la technique soit la clé dans l'affaire qui nous concerne. Après tout le dernier vainqueur français d'un Grand Chelem possédait la moins bonne technique de tous. Ce qui compte plus que tout, c'est la volonté farouche de faire grandir votre jeu de quelque manière que ce soit /.../. Je fais souvent la comparaison des meilleurs joueurs avec Bob Dylan : lui est un vrai artiste parce qu'il n'a jamais cessé de chercher, d'évoluer dans sa musique, pour grandir en tant qu'homme. Sa personnalité, sa vie, sont toujours en mouvement. Eh bien en tennis, c'est pareil. C'est cette volonté d'avancer qui compte plus que tout. Pour entretenir cette volonté, il faut avoir en soi de la passion. La passion du jeu, bien sûr, la passion de la découverte mais aussi la passion pour sa propre carrière. Vous devez vouloir creuser, tenter de comprendre les choses, apprendre des trucs sur votre tennis et donc sur vous. C'est presque toujours ce qui explique les longues carrières /.../. Je ne dis pas qu'il faut tout changer de manière drastique /.../. Ce que je dis, c'est qu'il est primordial de changer tout le temps et c'est ce qui séparera toujours les vrais champions des très bons joueurs. »

Le plus dramatique c'est que, quelquefois, les joueurs sentent tout cela et le désireraient mais ils en sont souvent empêchés par des entraîneurs qui alors les ramènent à de tristes réalités techniques définitives et cela par absence d'interrogation de ce qu'est la condition humaine et par impuissance alors à imaginer d'autres modalités dans l'art de jouer, d'apprendre et de s'entraîner.

Si la singularité de nos représentations est, comme nous l'avons déjà indiqué, le fruit pour chacun d'entre nous de notre propre histoire, cette singularité, pour émerger, ne s'en est pas moins « frotté » aux grands systèmes d'idées véhiculés, pour ce qui nous concerne, dans la culture du monde occidental comme nous venons de le voir avec Descartes. Nous accommodons ces grands systèmes, les arrangeons à notre façon sans qu'ils perdent réellement leur influence et leur force au plan général. Ils peuvent aller jusqu'à influencer et marquer toute une époque.4

Nous allons maintenant prendre le risque d'en dégager trois qui nous paraissent assez bien couvrir les discours tenus aujourd'hui sur la performance sportive. Ceci permettra à chacun d'entre nous de pouvoir à la fois se situer par rapport aux analyses que ces différents systèmes proposent et commencer le cas échéant, à mener une analyse critique. Il est bien sûr requis d'être suffisamment fragile et sans complaisance vis-à-vis de soi-même pour les accueillir et faire son propre bilan en se positionnant par rapport à eux.

4 Michel Foucault a proposé de donner le nom d'épistémé à ces systèmes
Pour notre part, il apparaîtra vite que nous optons aujourd'hui pour l'un d'entre eux au risque de bousculer pas mal d'idées reçues et d'évidences revendiquées.

Chaque système d'idées que nous allons exposer est comme un « univers d'intelligibilité » qui exerce bien entendu son influence sur la compréhension de la performance mais également sur tout ce qui l'entoure (initiation, apprentissage, entraînement, échauffement, compétition...). Nous analyserons ce que chacun de ces systèmes dit de la nature de la situation de compétition, dit de ce qu'est le comportement du ou des pratiquants de haut niveau, dit de ce qu'est le rôle de l'entraîneur préparant ce haut niveau.

Mais il nous faut avant cela repartir du tout début et nous demander tout simplement qu'est-ce que faire du sport de compétition dans sa finalité la plus générale. Cette question pourra surprendre ici tant il semble que tout le monde est à peu près d'accord sur la réponse à lui apporter. Pourtant, à notre grand étonnement et pour avoir posé cette question à de nombreux entraîneurs et personnes impliquées dans le milieu sportif, il n'en est rien. Nous constatons que finalement peu d'entre eux ont une idée claire de la réponse à apporter à cette question, leur principal souci étant d'abord d'améliorer leur propre façon d'entraîner sans qu'ils conçoivent que cet acte est impossible sans la prise en compte des caractéristiques de la situation de compétition.
La situation de compétition

Prendre en considération et approfondir l'analyse de la situation de compétition est absolument essentielle car, à y regarder d'un peu près, cette situation est (ou plutôt devrait être, car elle ne l'est pas aujourd'hui), « la pierre angulaire » sur laquelle repose tout le système sportif. Il est habituel de peu la prendre en considération tant elle paraît connue, (trop connue peut-être donc évidente) et tant semble important avant tout de penser à l'entraînement qui permettra de l'aborder avec succès.

Dans une tradition bien française, cette négligence est aussi celle des dirigeants élus du système sportif. Ce problème ne les intéresse pas. Ils sont souvent sur une conception de la performance qui date du temps où ils étaient eux-mêmes pratiquants. Certaines décisions prises aujourd'hui sont contre-productives et empêchent dans notre milieu, l'essor de l'excellence tant nous sommes ignorants de la nature réelle de l'objectif que nous poursuivons.

Au plan le plus général, se trouver dans une situation de compétition, c'est toujours « être confronté à un problème », problème qui bien entendu varie avec la discipline sportive pratiquée. Ce point est capital et lourd de conséquences. Il ne doit jamais être oublié. Nous verrons pourtant que certaines approches de la performance négligent de lui accorder l'importance qu'il mérite en privilégiant d'abord l'apprentissage d'éléments techniques, ce qui équivaut à apprendre des « solutions » avant que le problème qu'elles sont censées résoudre ne soit posé.

En spécifiant son but et les conditions à remplir pour l'atteindre, c'est le règlement de la discipline qui organise chaque situation de compétition. Nous avons proposé d'appeler ce but « intention large » car il est en général simple et très global. Il s'agit par exemple en handball de gagner la partie en marquant plus de buts que l'adversaire, de mettre la balle dans le 18ème trou avec le moins de coups possible en golf ou encore de nager le plus vite possible en natation sportive. Il est important de souligner que cette intention large ne spécifie aucun moyen technique pour l'atteindre.

Les conditions de pratiques mises en place par le règlement contribuent à faire de chaque situation de compétition, une situation « unique » qui n'existera qu'une fois pour ne plus jamais se reproduire. La variation des circonstances, les aléas du jeu, la singularité des adversaires, les choix et décisions de chaque joueur... contribuent à générer un tel niveau de complexité que la situation de compétition est à chaque fois totalement imprévisible. Elle est un absolu, il ne lui manque rien. Elle est singulière et les pratiquants n'ont pas d'autres possibilités que de la prendre comme elle est sans incriminer qui que ce soit ni quoi que ce soit. C'est cette imprévisibilité qui d'ailleurs ennoblit considérablement cette situation.

La philosophie qualifie ce genre de situation de « contingente » c'est-à-dire qu'elle est mais aurait pu être « autre » du fait de la complexité des éléments mis en jeu sans qu'il ne soit jamais en notre pouvoir d'être capable de la prédire. Pour en souligner l'importance Jean Paul Sartre fait dire à Roquentin dans la nausée : « L'essentiel, c'est la
contingence"). La condition humaine nous conduit à devoir la vivre continuellement et faire du sport est donc un moyen privilégié et noble de servir cette condition et de la développer\(^5\). Nous devrions nous étonner du fait que cette pratique ne fasse pas partie du Ministère de la Culture, ce qui à l'évidence, s'il en faisait partie, marquerait une compréhension éclairée de sa nature profonde.

Compte tenu de ce que nous venons de dire, la situation de compétition est nécessairement une source d'inquiétude pour l'athlète. En l'abordant, il faudra qu'il soit capable de faire comme un « pas dans le vide pour se perdre et finalement se trouver » comme le disait le poète. Ayant à faire avec les aléas et les enjeux, aucun exercice de préparation à cette situation ne pourra donc se permettre de négliger cette dimension « tragique » qui, là encore, semble très en rapport avec la condition humaine. En sport, une « épreuve » est à vivre.

Qualifiée quelquefois du très significatif et beau mot de « rencontre », la situation de compétition organisée par le règlement est un champ de forces multiples et hétérogènes qui forme un « magma » qui n'est porteur d'aucun sens a priori. Ce magma impose le principe d'un moment de crise auquel les athlètes vont être confrontés pour s'en « débrouiller » et tenter de trouver une solution pour emporter la partie. Et cela comme le disait Karl Lagerfeld : « sans deuxième chance ».

Cette situation est toujours un commencement qui se renouvelle à chaque fois qu'elle existe. Elle représente un potentiel et une ressource, avec laquelle les pratiquants vont devoir composer selon une procédure qu'Alain Badiou appelle une « procédure de vérité » qu'elle soit suivie d'un échec ou d'une réussite. C'est à ce titre d'ailleurs qu'elle est toujours pure et belle.

L'avènement final de cette vérité c'est-à-dire la solution apportée au problème rencontré est alors un véritable « apport de sens » qui permet de dépasser le moment de crise et de réduire l'hétérogénéité des tensions existantes au sein du magma. Cet apport de sens est la « performance ».

A observer le monde du sport aujourd'hui, à lire la presse spécialisée, à écouter les entraîneurs, il semble que trois grandes conceptions prétendent expliquer cet apport de sens, en somme que trois univers d'intelligibilité sont susceptibles de le comprendre et donc de pouvoir favoriser son avènement.

Ces trois univers conduisent à des lectures (des représentations) très différentes de ce que sont la situation de compétition, l'apprentissage des pratiquants, leur statut dans cet apprentissage et le rôle de l'entraîneur. Ces différents éléments nous serviront de fil conducteur pour rentrer plus avant dans ce que chacun de ces univers représente. A mes débuts, je souscrivais à l'un d'entre eux pour penser la passe à dix et son rapport aux sports collectifs, j'en ai changé pour la penser autrement aujourd'hui.

\(^5\) La contingence dans laquelle nous sommes continuellement plongés, est la conséquence directe des caractéristiques de notre cerveau. Nous ne naîssons pas avec la possibilité d'être spontanément adaptés à notre environnement. Nous devons « construire notre monde ».
Pour organiser notre travail de responsable sportif que ce soit dans le domaine administratif ou dans le domaine de l'entraînement, aucun d'entre nous n'échappe à se trouver sous l'influence explicite ou implicite de l'un d'entre eux. Ces univers sont très généraux (d'où le nom) et à ce titre pourront être taxés d'être caricaturaux, voire excessifs, mais c'est l'option que nous avons prise au début de ce travail pour faciliter leur approche. Des nuances tenant au point de vue de chacun seront sans doute à apporter ici ou là, ils peuvent même quelquefois être considérés comme un peu complémentaires mais ces nuances ne changent rien au fait que ces univers de compréhension organisent, chacun pour eux-mêmes et fortement, le monde de la performance et de l'entraînement aujourd'hui.
Un premier univers de compréhension de la performance

Face aux questions qui se posent concernant l'existence de la performance humaine de haut niveau (mais peut-être finalement que, d'un certain point de vue, chacun a la sienne), un premier univers de compréhension propose assez spontanément d'y répondre. Cet univers est repérable dans le discours de la plupart des experts du monde sportif, ainsi bien sûr que dans la lecture des journaux qui se consacrent à ce monde. Des expressions comme « Tel père, tel fils », « bon sang ne saurait mentir », « le talent comme le génie ne s'apprennent pas », « Il est indéniable que certains individus apprennent plus vite que d'autres pour des raisons évidentes dues au talent » .... signent l'explication de la performance par le fonctionnement de ce premier univers qui s'appuie, on l'aura compris, sur la dimension « génétique » des comportements humains. Le cerveau qui gère ces comportements serait déjà câblé à la naissance et ce câblage serait définitivement responsable des capacités que nous aurions ou pas d'être des génies dans le domaine sportif, ceci valant également pour toutes les autres activités humaines.

Cette explication est souvent proposée par des individus qui ne se sont jamais donné la peine d'aller voir ce que signifiait réellement cette dimension chez l'homme et de s'informer de la prudence dont la génétique comme science fait elle-même preuve aujourd'hui quant à ses prétentions explicatives.

Cette position idéologique qui, par les réponses passe-partout qu'elle fournit, masque bien des paresses et des impuissances, a des conséquences importantes sur la façon dont sont compris la situation d'apprentissage, le comportement du pratiquant et celui de l'entraîneur.

La situation de compétition du point de vue du premier univers

Dans cette perspective, l'analyse de la situation de compétition est sans réelle importance parce que, quelle qu'elle soit, le sujet est « équipé » d'un talent inné qui va lui permettre de « s'en sortir ». Dans un match opposant Dimitrov à Murray on pouvait lire dans un journal de sport bien connu : « il se passe des choses sur le terrain qui ne peuvent pas s'apprendre : le talent des deux hommes ».

Le pratiquant du premier univers

L'effet de ce talent donne à l'athlète la capacité de produire spontanément de la haute performance. Souvent qualifié d'artiste, il fait les choses « naturellement » sans avoir eu besoin de les apprendre. Même si par ailleurs il s'entraîne beaucoup et a eu une enfance très riche sur le plan moteur, il n'accorde pas à ces deux facteurs une importance considérable. Ce qu'il apprend ne peut pas lui faire de mal mais les performances qu'il produit se jouent ailleurs. Finalement, comme dans bien des milieux, il y a dans cette perspective « des princes, des artistes qui posséderaient la grâce du privilège natif et ... les autres ». Sans compter que dans de nombreux propos, il y a aussi les noirs et les blancs...
L’entraîneur du premier univers

Dans cet univers, l'entraîneur joue un rôle assez passif et se contente de rechercher « la perle rare ». Il se désole souvent de ne pas la trouver et jalouse ceux qui en ont débusqué une, celle qui fera jouer les autres et jouera lui-même de façon décisive. Il ne croit guère en d'autres critères pour assurer la réussite et néglige ainsi son propre acte de formation, acte qu'il n'a, du même coup, pas besoin de réfléchir. Combien de fois avons-nous entendu que « l'on ne fera jamais courir des ânes comme des zèbres ». Pourquoi s'en faire alors !
Il y a dans cet univers de compréhension beaucoup de fatalisme en ce qui concerne l'avènement de la performance, fatalisme absolument démenti par les sciences du cerveau aujourd'hui. Quand le footballeur Daniel Alves affirme que Lionel Messi est « né pour être footballeur », il est certain qu'il dit, sans en avoir conscience, une grosse bêtise et favorise la survie d'un préjugé idéologique lourd de conséquences, la première d'entre elles étant de rendre inutiles toutes recherches et analyses ultérieures.

Critique du premier univers

L'apparition de l'imagerie cérébrale par IRM a permis de remettre profondément en cause ces préjugés révélant deux caractéristiques fondamentales du cerveau humain : son immaturité à la naissance et sa plasticité. On aurait pu penser que la supériorité de l'homme en matière de fonctionnement cognitif était due à une organisation très sophistiquée de son système nerveux et cela dès la vie intra-utérine. En fait pas du tout, et tout au contraire, c'est l'absence de structuration initiale de ce système qui autorise et garantit, surtout pendant l'enfance, sa structuration et son développement sous l'effet des expériences et des apprentissages. Cette immaturité rend complètement vain d'essayer de séparer la part de ce qui serait « inné » et la part de ce qui serait acquis. L'inné livre des neurones qui ont la capacité de se connecter, l'acquis les connecte au prorata des expériences vécues et évidemment, sans expérience pas de connexion et donc pas de fonctionnement.
Par ailleurs des découvertes récentes insistent sur la dimension « épigénétique » du développement du système nerveux c'est-à-dire sur la place importante que joue l'environnement dans l'expression même des gènes. Des gènes seuls ne sont capables de rien. Pour preuve le génome humain ayant été récemment entièrement décodé, il n'a pas été possible aux scientifiques d'en conclure quoique ce soit en termes de comportement. Il n'y a pas le gène du violon ni celui des mathématiques, encore moins celui du sport... Pensons à Renaud Lavillenie auquel sans doute on aurait pu tout prédire sauf de devenir perchiste.

Nous devrons tirer les conséquences de ces avancées majeures en matière de connaissances du système nerveux appelé ailleurs (mais oublié) du beau nom de « système de la vie de relation » : s'il n'y a pas de lésion organique ou malformation de ce système, il semble que, jusqu'à ce que soit apporté la preuve du contraire, nous ayons tous au début de notre vie les mêmes potentialités et les mêmes aptitudes sachant que le

23
développement de ce système commence dès la vie intra-utérine par son dialogue avec ce qui l'entoure, ce qui contribue tout de suite à le singulariser.

Il nous faudra trouver d'autres raisons au « génie » ou au « talent » que celles avancées habituellement en termes d'exception biologique et bien entendu alors proposer une pédagogie qui permet leur avènement. C'est une de nos responsabilités les plus importantes au plan humain. Helvétius écrivait déjà au XVe siècle : « Le génie est commun et les circonstances propres à le développer très rares ».
L'éducation et l'entraînement étant susceptibles d'une certaine façon d'organiser « ces circonstances », nous avons l'intime conviction que le génie s'apprend et que nous devons travailler ensemble aux conditions à mettre en œuvre pour favoriser son expression. Cela ne sera pas une tâche aisée tant il y a, en la matière, d'obstacles à surmonter de préjugés à dépasser, de pensées à mettre en œuvre ... et de courage à avoir, car l'idéologie de l'innéité des comportements complexes, dont la performance sportive fait partie, est très facile à enrôler pour lui trouver rapidement des causes et des explications.

Une troisième indication peut également être tirée des travaux récents sur le cerveau. Elle est d'une importance capitale. A croire en l'innéité des comportements humains complexes, nous pourrions être conduits à négliger à la fois les apprentissages et les périodes auxquelles ceux-ci doivent être normalement acquis. Nous savons aujourd'hui que cette négligence, quand elle est avérée, est irréversible et que les enfants qui en auraient été victimes seraient condamnés alors à vivre une double peine : non seulement ils n'auraient rien appris mais les structures nécessaires à l'accueil de ces apprentissages auraient régressé par non-sollicitation interdisant alors le degré d'effectivité que ces structures auraient pourtant initialement permises. Un enfant par exemple qui n'apprend pas à parler dans les toutes premières années de sa vie parlera avec des difficultés plus tard. Il s'agit là d'une véritable perte de potentialités qui doit être en permanence à l'esprit des personnes impliquées dans les processus éducatifs.

Nous sommes « nés pour apprendre » affirmait Francisco Varela dans une vidéo célèbre. A l'oublier ou à le méconnaître c'est-à-dire à souscrire à ce premier univers de compréhension de la performance et à nous en tenir uniquement à lui dans l'acte éducatif, nous contrevenons gravement au devenir de l'être humain. Notre deuxième univers de compréhension de la performance ne peut évidemment que le reconnaître. Nous allons entrer définitivement avec lui dans le monde incontournable et structurant de « l'apprentissage » de l'athlète et de l'acte éducatif que celui-ci reçoit c'est-à-dire le monde de la « relation à l'Autre » que cet Autre soi un objet, une personne, un espace, un temps...
Un deuxième univers de compréhension de la performance : “la performance normée et le pouvoir de l'entraîneur”.

Dans le deuxième univers de compréhension de la performance, celle-ci, nous venons de le voir, ne sort pas toute programmée de la tête de celui qui la produit. Elle existait déjà « avant » et « en dehors de lui » et doit donc être apprise. Sa parfaite maîtrise est un objectif qui devra être poursuivi sans relâche, car elle va garantir la résolution convenable des problèmes rencontrés en situation de compétition.

La mise au point de cette performance par les entraîneurs, les scientifiques (mais par beaucoup d'autres gens également)... se fait de façon théorique à la fois par l'observation et le traitement statistique des meilleures performances déjà réalisées et par des approches en laboratoire qui se penchent sur les éléments d'ordre corporel et psychique qui la constituent. Notons qu'elle se fait également beaucoup au café du commerce...
Cette mise au point théorique est grandement facilitée par les possibilités de voir la performance, phénomène dont nous avons déjà parlé et par la capacité de l'observer et de l'enregistrer en filmant avec des caméras extrêmement sophistiquées recueillant quelquefois plusieurs milliers d'images par deuxième.

Ce travail minutieux d'observation contribue à « substantialiser » la performance c'est-à-dire a en faire une « chose » concrète que l'on finit par prendre pour la réalité elle-même.

Par cette substantialisation, elle nous devient familière et évidente. Tout naturellement, elle « existe » et s'impose alors comme « bonne forme », « forme idéale », « forme universelle » à même de servir de but à atteindre dans l'élaboration de l'entraînement et de solution à répéter dans les situations de compétition. Elle devient la norme sur laquelle on s'appuie pour pointer immédiatement les fautes en cas d'échec.

Cette bonne forme est à entendre de façon très générale. Elle vaut autant pour un geste que pour une discipline sportive dans son ensemble.

C'est une des grandes caractéristiques de ce deuxième univers de compréhension que de considérer avant tout la performance comme une « norme » qui s'impose, une vérité, une forme que l'on a construite et vers laquelle on doit tendre si l'on veut pratiquer la discipline avec succès. Dans cette perspective le « coup droit idéal » existe en tennis, le « swing idéal » existe en golf et c'est leur travail systématique à l'entraînement, travail respectant ce que ces gestes sont dans ce monde d'idéalité, qui garantira leur efficacité en situation.

Si des variations sont admises au titre du style de chacun des pratiquants, elles ne peuvent remettre en cause le dogme du geste idéal servant de référence. Jean Baudrillard parlait à ce propos de construction intellectuelle d'une véritable « surréalité » s'imposant à la réalité elle-même.

Il est clair que l'on retrouve ici un rapport théorie/pratique très européen avec une prééminence de la théorie sur la pratique et une dictature discrète des « formes à priori » sur cette réalité créant du même coup une nécessité qui à la fois oblige et... peut être aveugle tant son monopole explicatif est grand6.

6 Notre milieu n'échappera pas à devoir s'interroger sur cette croyance qui perdure d'une rupture entre un monde transcendant et structurant et l'expérience que l'on a du monde et de l'influence comme modèle du premier sur le deuxième. Ce problème est un problème philosophique.
Il n'est pas concevable ni même imaginable aujourd'hui d'oublier de se référer à ces « formes idéales » comme but à atteindre sans être immédiatement taxés de dire et de faire n'importe quoi. Nous verrons pourtant que tout n'est sans doute pas si simple à l'image de la pensée de François Jullien qui a écrit « qu'un universalisme facile à longtemps bercé l'Europe ... »

Faut-il voir dans l'utilisation quasi permanente et dans tous les milieux de cet universalisme facile, la cause de l'existence d'un si petit nombre de gens géniaux ? Nous aborderons cela dans notre troisième univers.

La situation de compétition du point de vue du deuxième univers

Dans le deuxième univers de compréhension de la performance, l'analyse de la situation de compétition n'est pas primordiale. En effet un apprentissage de la gestuelle appropriée et la mise au point de tactiques et de systèmes de jeu précis compte tenu de ce que fait « habituellement » l'adversaire, sont considérés comme devant pouvoir à eux seuls, résoudre les problèmes qui se présenteront.

Même si l'adversaire change, ces problèmes sont, d'une certaine façon, considérés comme étant toujours plus ou moins les mêmes ce qui renforce l'importance du travail méticuleux des « solutions » dont le catalogue existe à priori. Le « il sait tout faire » dont on qualifie quelquefois certains athlètes de haut niveau indique bien l'état d'esprit de ce qu'il y a faire et à apprendre dans ce contexte pour atteindre l'excellence.

L'entraînement est alors essentiellement basé sur la répétition la plus conforme possible du modèle idéal, le travail s'effectuant du simple au complexe, le simple étant obtenu par réduction de la complexité de ce modèle idéal.

Du fait de la substantiation, il y a tout naturellement dans cet univers de compréhension, une survalorisation des aspects techniques dont l'insuffisance en qualité est systématiquement mise en avant en cas d'échec. Cette survalorisation accrédite l'idée que réussir est un problème de « boîte à outils » qui doit être évidemment la plus complète possible si l'on souhaite accéder au haut niveau de pratique. Nous pouvons comprendre en retour qu'il ne semble pas nécessaire alors de s'appesantir sur la contingence et en conséquence sur l'imprévisibilité de la situation de compétition.

Si cette imprévisibilité est malgré tout quelquefois prise en compte, c'est pour mieux la redouter et la circonscrire par le renforcement du travail systématique de la « forme normée » que l'on s'est fait de la discipline pratiquée. Dans cet univers notre passe à dix se justifie pleinement, car la simplification de la forme idéale du Handball nous conduit très logiquement à isoler la passe et à la faire travailler comme une brique élémentaire de l'organisation générale du jeu.

Il faut souligner que c'est cette dimension logique qui fait la séduction et la puissance de vérité de ce deuxième univers de compréhension de la performance et qui le conduit à s'imposer dans pratiquement tous les milieux où il est question d'apprentissage ou d'entraînement. Reprenant presque point par point les éléments du discours de la méthode de Descartes, discours dont on connaît l'influence en Occident, nous pouvons

---

7 Mais si cet adversaire joue bien, continuerait-il à le faire ?
imaginer qu'il faudra attendre encore bien longtemps avant que soit interrogé son réel degré de validité.

Le pratiquant du deuxième univers

Dans ce deuxième univers de compréhension le pratiquant est en général un « bon élève » sérieux, sage, appliqué et qui a confiance en ce qu'on lui dit pour s'engager et poursuivre son rêve de sportif. Il est obéissant et se soumet sincèrement à l'apprentissage et à l'entraînement qu'on lui propose.

Dans la balance autonomie/hétéronomie, c'est cette dernière qui prédomine. Il est en effet dans sa propre organisation en attente de contenus et de consignes venant de l'extérieur se considérant lui-même comme le simple média de quelque chose qu'il doit réussir à reproduire au mieux en évitant tout apport personnel qui viendrait parasiter son effort de copie. Il accumule l'apprentissage des savoir-faire techniques en imaginant que quand il les saura tous, il accédera au statut de grand joueur. Il est comme anesthésié par la logique implacable de ce qu'il apprend sans qu'il puisse imaginer mettre en avant son propre ressenti, sa joie et sa liberté de pratiquer. Son désir est comme mis au deuxième plan alors que c'est ce désir qui l'a, à coup sûr, conduit à choisir et à pratiquer une activité sportive particulière. Il apprend comme à côté de lui-même. Comme l'aurait dit Montaigne, « il est comme un grand sac qu'on remplit » avec son propre assentiment.

Sa bonne volonté est évidente et sa confiance en l'autre totale à un point tel que cela nous renvoie, dans ce contexte d'obéissance, à notre responsabilité d'éducateur dans le choix des stratégies pédagogiques que nous lui proposons.

Bien sûr, le pratiquant aime jouer et exercer sa discipline mais il admet dans le cadre de ce qui pourrait s'appeler « une servitude volontaire » de différencier son plaisir, la réussite passant d'abord par le dur travail proposé par son entraîneur à l'entraînement. Il n'a pas de réels moyens de dire non à la fois parce qu'il croit que la vérité de ce qui se joue est extérieure à lui et parce qu'il fait « un chèque en blanc » à celui qui se dévoue à le prendre en charge. D'ailleurs il ne lui vient pas l'idée d'imaginer quoi que ce soit d'alternatif au travail proposé par l'entraîneur. Il ne se veut pas détenteur du sens du travail entrepris mais s'engage à maîtriser tout ce qui lui est proposé. Il a une indéniable volonté de bien faire et est convaincu que la récompense et la joie qui l'accompagne ne manqueront pas d'advenir une fois la peine passée et le dur labeur de l'entraînement réalisé.

L'ambiance éducative est telle dans ce deuxième univers que le pratiquant lui-même est en droit de réclamer qu'on lui dise ce qu'il a à faire... C'est bien normal puisqu'on lui fait savoir depuis toujours que la vérité de sa propre pratique est « connue » et « sans rapport avec lui » et que son rôle se limite à reproduire au plus juste les gestes et comportements que décrivent les manuels spécialisés et dont parle son entraîneur. Il vit une sorte d'autonomie sous forte dépendance.

Il est important de noter que ce positionnement par rapport à la performance conduit inexorablement à la culpabilité et à la peur de mal faire, de mal reproduire ce qui a été

---

8 Terme emprunté à Etienne La Boétie. Discours de la servitude volontaire.
appris, peur qui du même coup porte sans doute gravement atteinte à sa confiance. De la
confiance, il en montre envers son entraîneur mais néglige de penser à la sienne. S'il y a
échec lors de l'épreuve finale et s'il n'est pas trop culpabilisé, il pensera juste à pouvoir
dégager un peu sa responsabilité dans ce qui s'est passé, ayant le sentiment « d'avoir fait
tout ce qu'on lui avait dit de faire » comme on a pu le lire dans un témoignage d'athlète.

L'entraîneur du deuxième univers

L'entraîneur, dans ce deuxième univers, est considéré comme le personnage clé du
processus conduisant à la performance. Ni la situation de compétition ni la singularité du
pratiquant ne l'intéressent vraiment même s'il s'en défend et prétend le contraire.
L'entraîneur est le détenteur du pouvoir parce que c'est lui qui connaît la discipline
pratiquée et qui est donc à même d'en délivrer la vérité et donc de l'imposer. Le propos de
Bob Bowman en direction de Yannick Agnel résume parfaitement cela : « il doit faire ce
que je lui dis et travailler dur », un entraîneur français disant lui pour sa part : « Moi je
pense, elle, elle nage ».

L'athlète est en quelque sorte maintenu dans un état de « minorité » car il est considéré
comme étant incapable de connaître la performance comme l'entraîneur, lui, la connaît et
donc comme étant peu à même de se servir de son propre entendement pour la produire.
Le rapport entraîneur/entraîné est de ce fait extrêmement dissymétrique entre celui qui
sait, ordonne et celui qui exécute ; cet entraîneur exige de l'entraîné une soumission et un
acquiescement silencieux.

Dans cet univers de compréhension de la performance, l'athlète qui change d'entraîneur
est invité immédiatement à adopter de nouvelles conduites en oubliant tout ce qu'il a pu
faire et apprendre auparavant, et ceci même si la « forme idéale » visée reste à peu près
la même. Il y a à l'évidence une sorte de violence symbolique qui s'exerce sur l'athlète qui,
souvent bon enfant par ignorance des enjeux conceptuels, admet de faire table rase et de
recommencer à travailler selon les nouvelles directives.
Dans cette ambiance très normative, il faut noter que l'athlète est souvent victime
d'injonctions paradoxales. Le moment venu de vivre la situation de compétition, on lui
demande en effet « de se lâcher » de « s'amuser », « d'être libre », « d'enlever le frein à
main »... quand par ailleurs il s'est soumis et a été préparé en étant conditionné à produire
des savoir-faire d'ordre technico-tactique très normés. L'idée qui prédomine dans cet
univers semble être que, pour apprendre la liberté, il soit d'abord nécessaire de longtemps
« baisser la tête » et de travailler sans trop s'interroger.

Si, dans cet univers, l'entraîneur se remet en cause, c'est pour modifier ses stratégies
pédagogiques et non pour réviser la forme idéale qui continue de jouer, pour lui, un rôle
normatif fort.
L'utilisation de cette forme idéale ne se limite pas à l'organisation de l'entraînement. Elle
sert également à mettre au point des tests d'évaluation qui sont construits en quelque
sorte à son image et pour la servir. Ces tests permettent ensuite de recruter les jeunes
sportifs dans les centres régionaux et nationaux. La dimension tautologique de cette
pratique (qui met en correspondance la forme idéale et les tests d'évaluation lui
correspondant) contribue à la fois à renforcer l’importance centrale de cette « forme idéale » dans la compréhension de la performance et à assurer sa pérennité, phénomène déjà garanti par le grand pouvoir accordé à l’entraîneur.

Dans ce contexte, l’entraîneur ne supporte guère l’expression de comportements déviants (même s’ils sont efficients) et est vite dérouté par un style inconnu. Un bel exemple en est donné par les réactions suscitées par les performances de Janet Evans qui fut championne du monde de natation et qui, aux dires d’un spécialiste de cette discipline, « ne savait pas nager » laissant ainsi entendre par là que quand elle le saurait, elle irait encore beaucoup plus vite.
Et puis de plus, n’est-elle pas une exception qui confirme la règle... exception à laquelle donc on peut alors, ne pas trop prêter attention.

Le contexte de ce deuxième univers est tel que c’est le pratiquant qui sera rendu responsable du résultat en cas d’échec. Il n’aura tout simplement pas respecté les consignes et la façon de faire qui lui avaient pourtant été indiquées et qui ne pouvaient que le conduire à la victoire.

*Critique du deuxième univers*

Le deuxième univers de compréhension de la performance que nous venons d’envisager exerce aujourd’hui un quasi-monopole explicatif dans la planète « sport ». Il fait exister Le football, Le basketball, Le tennis.... bref toutes les disciplines sportives dans leur dimension abstraite et idéalisée. Il est la manne des commentateurs, le levier essentiel des entraîneurs dans leur travail et le but inatteignable des entraînés.

Le XXe siècle aura pourtant été, dans d’autres domaines que le nôtre, le fossoyeur de ce modèle qui pose le principe d’un « arrière monde » au sein duquel seraient définies de façon parfaite les pratiques humaines et qui inspirerait en permanence ce qui se passe dans la réalité quotidienne.

En effet de nouvelles inventions théoriques sont apparues capables de rendre compte des formes organisées sans postuler l’existence de cet arrière-monde leur servant de modèle. Ces inventions ont encore insuffisamment pénétré notre milieu et ne sont pas près de le faire tant semble négliger dans la formation initiale et continuée, une véritable réflexion des entraîneurs. Nous envisagerons ces nouvelles perspectives dans notre troisième univers de compréhension de la performance.

En prolongement de ce que nous venons d’évoquer, il est possible d’adresser d’autres critiques à ce deuxième univers de compréhension.
La principale d’entre elles (et la plus évidente) est sans doute que cet univers ne répond pas à la question d’apparition des « pratiques nouvelles » au sein d’une discipline sportive. L’exemple canonique est celui du saut en hauteur avec Fosbury mais il y en a beaucoup d’autres passées inaperçues, parce que moins éclatantes. Notre deuxième univers est tout à fait à l’aïse pour expliquer la répétition du « déjà connu » mais reste impuissant à rendre

9 Il faut ici féliciter la DJS de la Nouvelle-Calédonie des efforts qu’elle entreprend dans ce sens.
compte de l'émergence de comportements inconnus sauf à prétendre qu'ils ne sont finalement que des variations sans nette différence des comportements anciens. Compte tenu de la contingence de la situation de compétition, les pratiques sportives exigent la création permanente de ces comportements nouveaux, nouveauté que souvent l'on ne perçoit pas et qui permet aux tenants de la vérité du deuxième univers d'affirmer qu'il existe malgré tout des « fondamentaux ». Encore une fois nous verrons ce qu'il en est dans le troisième univers.

Nous nous heurtons finalement ici au phénomène de « l'invention » dont l'étude a été très longtemps négligée chez l'homme pour des raisons qui tiennent au fait que cette capacité était réservée aux génies ou à Dieu et ne concernait donc pas l'homme de la rue. Cette négligence est sans doute responsable de la difficulté qu'ont les êtres humains aujourd'hui, dans tous les milieux, à vivre leur condition. Du fait des caractéristiques de notre cerveau qui rend notre aventure de vie contingente, certes nous sommes « nés pour apprendre » mais, osons prolonger Francisco Varela et écrire que nous sommes « nés pour inventer », chose pratiquement ignorée à l'école et au club et inconnue dans la société de consommation.

En séparant le sujet et l'objet c'est-à-dire, pour nous, le pratiquant et sa pratique, ce deuxième univers date aujourd'hui mais compte tenu de la commodité d'analyse des phénomènes humains qu'il permet, il n'est pas près d'être abandonné, quitte à mettre ce pratiquant en souffrance. En quelque sorte, cet univers nous maintient à l'extérieur de l'objet et maintient l'objet à l'extérieur de nous. Cette invention moderne de l'Europe « n'a pas seulement introduit une étanchéité de principe entre l'homme et le monde mais il les a répartis aussi dans des statuts respectifs, nettoyés qu'ils sont désormais l'un de l'autre : faisant de l'homme un sujet ne dépendant que de lui-même autrement dit autonome et du monde alors objet « connaissance » visé objectivement ».10

Les critiques que nous formulons à l'égard de la préparation mentale par exemple prennent leur source dans cette distinction. En effet, s'il y a un seul point à retenir du troisième univers de compréhension de la performance que nous allons aborder maintenant, ce serait celui de la « Rencontre » et de la co-construction mutuelle du sujet par l'objet et de l'objet par le sujet, rendant illusoire toute pratique se centrant sur le travail de l'un sans la présence de l'autre. Nous avons par commodité promu des analyses qui ont oublié l'acteur et ses actions singulières dans le monde et l'histoire originale des événements cumulés que représentent ces actions.

Évoquons en termes critiques un dernier point concernant le deuxième univers qui, comme nous l'avons vu, promeut en matière de performance le principe de l'existence d'une forme « universelle ». Il faut se souvenir comment, à l'époque, certains considéraient que Bjon Borg avait inventé le tennis définitif. Sans précaution et sans dommage, nous avons cru que la vie sportive de chaque athlète pouvait se ranger, et cela malgré sa différence, dans de grandes catégories universelles, catégorie renforcée par l'utilisation des statistiques. Ceci a contribué à l'oubli des stratégies individuelles, à gommer les particularités de chacun, à négliger les détails qui démontraient pourtant l'existence d'une « grande inventivité », inventivité dont l'être humain a besoin pour être humain.

---

Ceci ne veut évidemment pas dire que cet universel sera inutile dans la réflexion et la mise au point du processus d'entraînement mais, nous le verrons, il devra changer de statut autorisant alors l'avènement du « style ».
Le troisième univers de compréhension de la performance : la performance n'existe pas, l'athlète est un inventeur, l'entraîneur un accompagnateur.

L'imprévisibilité et la singularité de chaque situation de compétition imposent un renouvellement continu du sens qui lui est apporté pour la résoudre c'est-à-dire une invention permanente de solutions aux problèmes toujours nouveaux qui s'y posent. Nous avons appelé ces solutions « performances ».

Dans son système explicatif le deuxième univers de compréhension que nous venons d'envisager pouvait nous permettre de comprendre la conservation et la reproduction d'un sens « déjà-là » mais en aucun cas l'apparition d'un sens « nouveau » seul à même pourtant de résoudre les situations contingentes rencontrées.

Calés sur ce deuxième univers et en nous limitant à lui, nous avons donc pendant plusieurs décennies, préparé les athlètes en leur demandant d'apprendre de façon la plus parfaite possible des solutions à des problèmes qui ne se posaient pas. Cela ne pouvait conduire, en situation, qu'à des pratiques relativement médiocres faites de placages approximatifs et d'ajustements grossiers... qui quelquefois pouvaient pourtant permettre de gagner. Nous ne pouvons évidemment pas nous en tenir là et devons continuer à rechercher le pourquoi de certains comportements quelquefois qualifiés de « géniaux ».

Comme nous l’indiquions précédemment, le XXe siècle a été riche en matière de propositions nouvelles en ce qui concerne l’explication des phénomènes complexes dont évidemment le vivant et par voie de conséquence la performance font partie.

Dans des domaines aussi différents que la physique, la chimie, la géographie, la technologie, la biologie... les scientifiques ont essayé de relever le défi qui consistait à pouvoir expliquer l'apparition d'un sens nouveau sans invoquer l'existence d'un sens préexistant. Comment par exemple naissent les formes des objets, naturelles ou non, comment s'organisent les colonies de fourmis pour faire preuve de leur efficacité, comment se construit une termitière, comment les gestes des experts sont-ils si adaptés, comment finalement de « l'ordre » peut apparaître dans les systèmes complexes sans quelqu'un ou quelque chose pour l'organiser et sans que cela soit programmé strictement dans le cerveau d'un acteur ?

L'observation des très jeunes enfants apprenant leur langue maternelle sans objectif particulier, sans travail systématique et sans professeur aurait déjà pu nous laisser entrevoir la possibilité, en matière d'apprentissage, d'un renouvellement des modèles explicatifs mis en œuvre dans les milieux éducatifs. Les enfants babillent d'abord dans la musique de la langue parlée autour d'eux, puis conquièrent progressivement des sons, des bribes de mots, des phrases... pour en deux à trois ans finir par parler sans difficulté. Célestin Freinet avait coutume de dire que comprendre cela serait sans doute trouver la clé de l'énigme posée par l'apprentissage chez l'homme.

Des théories très étonnantes et même un peu déroutantes ont vu le jour ces dernières décennies pour rendre compte de ce type d'apprentissage. On peut les résumer par le principe de « création d'ordre par le bruit ». Le bruit est ici assimilable au chaos, au non organisé tel que peut l'être par exemple la situation de compétition dont nous avons souligné la contingence. Elle est pour celui qui la découvre toujours inconnue. L'ordre, lui,
correspond à la solution trouvée par l'athlète pour résoudre les problèmes qui vont s'y poser.

Penser selon ces nouvelles modalités interdit de partir d'une réalité constituée, donnée d'avance qui serait par exemple l'athlète performant en soi. Celui-ci va devoir « faire » en situation en poursuivant l'intention large définie par sa discipline et en même temps « se faire » des solutions trouvées au fil du temps et exigées par la singularité des différentes situations rencontrée. Ce processus d'auto-construction, fondamentalement relationnel est un phénomène d'individuation c'est-à-dire de création du sujet par lui-même au prorata des expériences vécues dans l'environnement.

Le cerveau de l'être humain a cette capacité extraordinaire de pouvoir installer des patterns de réponse stables en les tirants lui-même de sa propre activité. Il les retient et les ajuste progressivement grâce à ses essais et ses erreurs. C'est ainsi que Simondon pût écrire : « L'être individuel est transductif et non substantiel », la transduction étant ce phénomène de devenir avec dépassement qui correspond à l'histoire personnelle de cet être individuel.

Vivre n'est donc pas une opération qui annule les contraintes, mais au contraire, celle qui, les prenant en compte, les rend compatibles dans un dépassement infini et une complexification grandissante, « les individus émergent d'un fond dont ils actualisent les potentialités sans en épuiser le sens ». Nous retrouverons ce fond en envisageant la situation de compétition dans ce troisième univers avec les forces hétérogènes qui s'y télescopent et les contraintes réglementaires qui l'encadrent.

Dans cette perspective théorique, le vivant, comme l'inventeur, résout avant tout des problèmes... et se « nourrit » des solutions qu'il trouve.

« Le véritable inventeur est celui qui a l'intelligence d'un domaine. Il intèriorise les tensions propres au domaine considéré, il se met dans le problème, il y pense constamment. Il est dans un état riche et contradictoire et la solution vient comme une structure résolutive de tensions. Ce qui était disparate et potentiellement incohérent prend sens : soudain ou

---

11 Emprunté à Jules Lesquien. La citation réelle est “Faire et en faisant, se faire.”
12 Francisco Varela parlerait ici de « Couplage »
13 L'individuation est une notion encore relativement méconnue mais qui exercera une influence considérable dans tous les domaines dans les années à venir. Simondon après Bachelard en a souligné l'importance. A la différence des approches classiques qui étudient l'individu "déjà individué" pour le connaître, la notion d'individuation s'attache à le comprendre au contraire en étudiant le processus qui permet son émergence. Il s'avère que ces deux types de connaissance sont sans réel rapport l'un avec l'autre. L'individuation conçoit la genèse de l'individu comme une série de résolutions de problèmes. Cet individu est le résultat d'un jeu au sein d'un champ de forces dont il fait lui-même partie et il est vain de chercher le principe de cette individuation dans la forme que prend ce résultat. Ce sont les relations que cet individu entretient avec les autres (objet, personne, espace, temps...) qui le sculptent au fil du temps, autres qu'il contribue à sculpter en retour. On parle alors d'un « réalisme des relations », ces relations tenant lieu d'être. Le bilan est l'apparition conjointe d'un individu singulier et de son milieu associé que l'on ne peut plus alors concevoir séparément. Ils vivent l'un de l'autre, ce qui fait dire à Paul Valéry : « L'œuvre ne peut avoir pour auteur une personne qui lui serait antérieure. »
14 Le pattern est un phénomène simplifié d'une structure de comportement individuel ou collectif
progressivement les éléments disparates trouvent une organisation qui sonne juste, qui les fait entrer en relation, consonner, communiquer. »

Le vivant est ainsi l'inventeur de lui-même par couplage avec la discipline qu'il a choisie, discipline qu'il invente en retour.

Quatre conditions semblent essentielles à l'émergence des patterns et à leur « lissage » progressif : rêver de mener à bien la réalisation de l'intention large, vivre des situations contingentes polarisées par cette intention large, laisser la responsabilité totale de ce qui se passe en situation à celui qui agit, et laisser au « temps » le temps de jouer son rôle, c'est-à-dire admettre que cet acteur puisse « tâtonner ».

Henri Atlan décrit ce type d'apprentissage dans son livre « Entre le cristal et la fumée »

Il écrit à propos de l'organisation psychique (mais ceci vaut pour le vivant dans son ensemble) : « La digestion de l'aléatoire et son affichage en mémoire aboutissent aux activités les plus élaborées de la conscience en établissant des relations entre stimuli. C'est ainsi que se nourrit l'organisation psychique en créant et défaisant des patterns de référence /.../. Un système placé dans un environnement nouveau pour lui, créer en quelque sorte dans cet environnement inconnu les patterns qu'il va ensuite se conditionner lui-même à reconnaître /.../. Les patterns une fois créés, sont comparés avec les nouveaux stimuli ou, plus exactement, sont projetés et appliqués sur eux. Dans la mesure où patterns et nouveaux stimuli peuvent coïncider, on dit qu'on reconnaît des patterns dans l'environnement mais dans la mesure où ils sont nouveaux, cette coïncidence ne peut être qu'approximative. Il y a là une ambiguïté dans cette application, dans cette projection de ces patterns sur les nouveaux stimuli, et cette ambiguïté elle-même a alors un rôle positif dans la mesure où elle entraîne une action en retour sur les patterns eux-mêmes, c'est-à-dire une modification des patterns initiaux. Ceux-ci modifiés, vont ensuite être projetés à nouveau sur les nouveaux stimuli et ainsi de suite ». On peut ainsi se représenter ce mécanisme d'apprentissage par une espèce de va-et-vient entre des patterns qui sont créés, puis projetés sur les stimuli aléatoires et ceux-ci, qui, dans la mesure où ils ne peuvent pas coïncider exactement avec les premiers, modifient alors la classe de patterns qui va servir de référence et ainsi de suite. Autrement dit tout se passe comme si notre appareil cognitif était un appareil créateur, une fois de plus, d'ordre de plus en plus différencié et de complexité à partir du bruit sans référence à une réalité extérieure constituée.

Le fonctionnemment de ce système ne se limite pas à assurer l'auto-organisation de celui qui agit. Il permet en même temps la constitution d'un milieu qui lui est associé et avec lequel il est en résonance. Dans ce contexte il est impossible de distinguer le sujet et l'objet, car évoquer l'un c'est évoquer l'autre. Il n'y a plus d'environnement en soi mais un milieu appelé par d'ailleurs par Georges Simondon « milieu associé », qui est le monde que l'individu a conquis. « L'individu n'existe comme tel que par son milieu associé et ce milieu n'a d'existence, de consistance que par sa relation à son individu. »

---

16 Anne Fagot-Largeault. ibid
pourra s'agrandir au prorata des expériences vécues mais exigera toujours d'avoir été constitué pour assurer vraiment la vie de cet individu dans l'environnement.

La taille de ce document ne permet pas d'aller beaucoup plus loin sur le plan théorique mais ce qui vient d'être énoncé suffit à servir de base à l'existence de notre troisième univers de compréhension de la performance. Celui-ci propose une lecture très renouvelée de la situation de compétition, du statut de l'athlète et du rôle de l'entraîneur. Pour des soucis de commodité, nous présenterons ces trois éléments séparément mais chacun d'entre eux ne peut plus exister véritablement que par les relations qu'il entretient avec les deux autres. Ils sont là encore « associés ». Ils se coproduisent les uns les autres même si c'est l'athlète qui, par son activité désirante, va être le créateur final du sens c'est-à-dire le maître d'œuvre de la production de la performance. Dans ce troisième univers, il est essentiel de comprendre que c'est la « relation » qui tient lieu « d'être » à tout moment.

**La situation de compétition du point de vue du troisième univers**

Ignorée dans le premier univers de compréhension de la performance, évoquée superficiellement dans le deuxième en laissant croire que les problèmes rencontrés en son sein sont les mêmes depuis toujours, la situation de compétition s'avère d'une très grande importance dans le troisième. Elle forme un système complet où va s'opérer la genèse de la performance portée par l'athlète.

Avant cela, « la performance n'existe pas ».

Elle va émerger non pas de rien, mais de l'immanence de la situation elle-même. Simondon a qualifié ce plan de « pré individuel » pour les raisons que l'on devine. Il est le fond sur lequel va se détacher l'individu performant, la situation de compétition étant une source de nouveautés inépuisables.

Cette situation correspond à un moment absolu et contingent. Il ne lui manque rien. Elle n'est porteuse d'aucun problème ni de sens à priori. Imprévisible, elle est à « prendre » en l'état et il ne peut rien lui être reproché. Les forces qui la traversent (réalisation de l'intention large, pratiquants, adversaires, coéquipiers, exigences réglementaires, lieu, climat particulier...) définissent seulement un « potentiel de situation », une ressource, une chance, autant d'éléments qui ne se présenteront qu'une fois. Colas Duflo a créé le concept de « légaliberté » pour signifier que la situation de compétition rend libre par les exigences qu'elle impose.19

La situation de compétition ne peut évidemment pas être simplifiée sans courir le risque de lui faire perdre sa puissance génératrice faite de communication et d'échanges entre les forces qui la traversent. François Jullien nous invite à distinguer « vivre dans » et « vivre de »20. Notre troisième univers est celui du « vivre de », car il insiste sur l'aspect véritablement « nourricier » de la situation de compétition.

---

19 Duflo Colas. Jouer et philosopher Ed PUF Paris 0997
Dans le troisième univers de compréhension de la performance, cette situation ressemble de très près à la façon dont nous l'avons décrite au début de ce travail quand nous l'avons définie par rapport au règlement (contingence, complexité...). C'est cette ressemblance qui imposera l'utilisation du « jeu » comme outil pédagogique de première importance dans cet univers, car c'est alors le jeu qui apprend à jouer. La langue chinoise, de façon très heureuse associe le mot « crise » à celui « d'opportunité ».

Dans ce contexte, on comprend que notre passe à dix ne puisse pas convenir pour préparer au handball, l'intention large n'étant pas la même dans les deux activités. Dans l'une il s'agit de marquer un point en faisant dix passes consécutivement, dans l'autre de marquer un but. Si certains gestes techniques peuvent se ressembler dans les deux pratiques, ils ne sont pas légitimés par la même intention et donc ne sont pas du tout symboliquement les mêmes. Il y a des moments où, en effet dans le contexte du jeu, il ne faut pas faire une passe au handball mais exploiter seul un espace libre qui s'est ouvert. La passe en handball est donc d'abord un choix avant d'être un geste, choix qui ne peut s'apprendre que dans le magma fluctuant, complexe et spécifique du jeu de handball.

Envisager la performance dans le troisième univers, c'est avoir compris qu'il sera nécessaire pour le pratiquant de se retrouver le plus souvent possible en formation et lors de l'entraînement, confronter à l'obligation de devoir choisir en situation d'incertitude. Et c'est peut-être d'avoir mis cela en œuvre précocement et souvent qui fait exister le « génie » de certains individus ?

L'inquiétude provoquée par ce moment de crise renvoie à la condition tragique de l'être humain qui n'est pas prêt à la naissance à rencontrer seul son environnement et qui ne le sera finalement jamais vraiment compte tenu de l'impossibilité dans laquelle il est de pouvoir prévoir son avenir. Nous avons déjà souligné que faire du sport, du moins quand il est considéré dans sa plus noble dimension (ce qui est rare), est un moment d'expression fort, authentique et singulier de la condition humaine au même titre que les autres pratiques artistiques.

**Le pratiquant du troisième univers**

Souvent infantilisé\(^{21}\) dans le deuxième univers de compréhension de la performance, le pratiquant est, dans le troisième, le véritable « maître du jeu ».

Tout commence souvent, dès le plus jeune âge, par un désir de pratique personnelle pour des raisons qui restent assez mystérieuses. Quelquefois susciter par le milieu de vie, mais d'autres fois non, nous pouvons faire l'hypothèse que ce désir provient d'attachments précoces à des joies intimes provoquées par des rencontres fortuites bouleversantes. Il est en fait très difficile de formaliser la suite causale qui détermine le désir d'un individu (même si ce désir n'est évidemment pas sans cause) et par voie de conséquence, nous ne pensons pas que, pour un individu donné, il puisse être créé de toutes pièces par un

\(^{21}\) Le tutoiement est très souvent la règle lorsqu'on s'adresse aux sportifs. Ils sont par ailleurs constamment appelés “gamins”, “garçons”, “filles”...
tiers. Par contre il pourra et même, devra être reconnu, suscité, accompagné, relancé... comme nous l'évoquerons quand nous traiterons du rôle de l'entraîneur dans cet univers.

Le désir crée un avenir dans lequel l'individu se projette avant tout comme pratiquant de la discipline choisie. Il vient au club pour jouer au basket-ball, au handball, les exercices d'apprentissage étant à priori sans réelle signification pour lui. Rêver de faire de la flûte et faire deux ans de solfège avant de pouvoir toucher l'instrument (comme cela se voit encore quelquefois), est de ce point de vue, une pratique pédagogique irresponsible. Vouloir faire de la musique, c'est d'abord tenter à tout prix de retrouver une mélodie qui vous a touché en la balbutiant maladroitement sur le premier instrument venu. Le poète, conscient de cela, faisait cette constatation amère en écrivant suite à un abandon de pratique : « Ils ont échoué, ils n'ont pas commencé par le rêve ».

Lors de ces interviews, Renaud Lavillenie témoigne souvent de cette dynamique engendrée par le rêve, racontant que, dans son enfance déjà, il construisait, dans son jardin, des systèmes lui permettant bon an mal de sauter à la perche. Et il n'est pas un cas isolé. Les exemples de ce genre pullulent dans les témoignages des individus qui sont parvenus jusqu'au haut niveau de pratique et cela quelle que soit cette pratique. « Nous jouions jusqu'à la nuit » expriment très souvent les sportifs quand ils évoquent leur enfance, comme si l'enchantede de pratiquer pouvait être infinie. Quoi qu'il en soit, ce n'était jamais assez... Beaucoup de ce qui contribue à nous faire adhérer à une discipline sportive et à y persévérer commence par ce genre d'émotion.

Pour ce pratiquant, le jeu est extrêmement sérieux comme il l'était déjà quand il était enfant. Il sait que l'aventure qui se joue est son aventure. Elle lui procure une joie forte et renouvelée qui lui assure que la vie qu'il mène est une vie bonne pour lui, même si quelquefois l'enjeu est immense. Renaud Lavillenie raconte « qu'il joue sa vie à chaque saut ».

La contingence de la situation de compétition exige de l'athlète un acte de création et cela quel que soit son niveau. Celui-ci expérimente alors une « augmentation de sa puissance d'agir » Spinoza faisant de cette augmentation une des principales sources de la joie. Si suivre un modèle auquel il faut se conformer rend malade comme l'affirme Guillaume Leblanc, créer rend heureux. Le fait de trouver, par création, une solution à un problème qu'il s'est posé, semble en effet enchanter l'être humain au point que l'on peut penser qu'il s'agit là d'un véritable phénomène adaptatif mis en place par l'évolution pour l'encourager à créer du sens par lui-même.

Si « seule la réalisation de ce qui fait l'humanité de l'homme contribue à son bonheur »23, cette réalisation ne pourra passer au quotidien que par cette capacité de l'homme à créer, capacité qui, si elle était empêchée, le conduirait inévitablement à des souffrances importantes et à des états dépressifs. Le mal-être rencontré quelquefois sur les lieux de travail comme trop souvent sur les terrains de sport ne semble pas aujourd'hui avoir d'autres causes que celle-là.

22 Leblanc Guillaume. ibid
23 Citation d'Emmanuel Jaffelin
L’athlète vit en situation de compétition une « épreuve mobilisatrice » sachant qu’il n’y a pas de sens qui va lui être donné en cadeau, sens qu’il suffirait d’appliquer pour réussir : il fait « un pas dans le vide », il en est heureux et sait qu’il n’y a de solutions que celles qu’il va inventer « sur place » pour réussir.

Il sait aussi qu’il n’y a pas de problème qui existerait à priori dans cette situation si ce n’est celui de réussir à atteindre l’intention large. C’est à lui à la fois d’inventer les mini-problèmes intermédiaires qui vont lui permettre, en les résolvants, d’atteindre progressivement cette intention. Nous sommes très loin du « copier/coller » qui était exigé de lui dans le deuxième univers.

La capacité d’observation de l’athlète, sa vigilance, sa concentration et son imagination sont bien entendu requises. Il est totalement « présent » et se positionne au sein de forces en marche qu’il contribue aussi à créer sans détenir de solution. Il sait que ces solutions vont venir du fait même de l’existence de ces forces et de sa capacité à les faire rentrer en résonance au service de l’intention large. Il sait par voie de conséquence qu’il doit toujours « commencer » comme si c’était « la première fois ». Il « habite » la situation comme on habite un lieu familier tout en sachant qu’il faudra faire face à la contingence qui ne peut manquer de survenir.

A propos de concentration et de qualité de présence Ueli Steck écrit « chaque fois que je réussis à me concentrer exclusivement sur l’escalade, cela me laisse une forte impression. Le Monde paraît à ce moment-là si simple. C’est très agréable. Peut-être est-ce l’unique talent que je possède. D’un point de vue purement sportif, je ne suis pas extraordinairement doué24 ». Et Raymond Kopa a témoigné pour sa part à de nombreuses reprises du fait qu’il ne savait pas ce qu’il allait faire d’une deuxième à l’autre quand il jouait. En somme, l’athlète connaît d’expérience les bienfaits de l’engagement. Il sait que cet engagement va lui faire découvrir des opportunités que l’inaction aurait laissées cachées. Il est totalement au service de la contingence.

Le pratiquant est un gros travailleur. Il demande la clé du gymnase le samedi matin quand les autres dorment encore. Il faudrait d’ailleurs utiliser un autre mot que le mot « travailleur » dans ces circonstances, car il est trop connoté à la difficulté et à la besogne imposée. Le rêve induit un bonheur de faire qui relativise énormément le prix du temps passé et des difficultés rencontrées.

Le pratiquant a un extrême souci du détail et s’appuie sur le résultat obtenu pour recommencer. Il n’est jamais réellement content de ce qu’il produit. Il est fasciné par le « mieux ». Paco de Lucia raconte qu’un jour, se promenant à Madrid, il entendit sortant d’une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée d’un immeuble, une magnifique musique de guitare. Il se souvient s’être dit alors : « ce type joue vraiment bien ». Il s’approcha pour demander de qui il s’agissait pour s’entendre dire que c’était lui qui jouait sur le CD. Aussitôt raconte-t-il, la musique fut beaucoup moins belle, ce guitariste ayant finalement bien des défauts. La critique et l’autocritique sont les seules voies d’accès à une créativité véritable.

Si, dans ce troisième univers le pratiquant est un créateur, ce qu'il fait ne vient pas de nulle part. Il s'inspire quelquefois des solutions que d'autres ont apportées aux problèmes proches des siens qu'ils ont rencontrés dans leur pratique de la discipline mais il « réinvente » ces solutions à sa mesure et en fonction des circonstances. Le créateur est en général curieux, perméable et ...libre. Il fait bien entendu grand cas de la culture et de l'histoire de sa discipline, non pour s'y soumettre mais pour la respecter et s'en inspirer. Il n'oublie jamais qu'il y a une incertitude propre à l'action mais il se sait aussi comme l'a écrit René Char « héritier sans testament ».

Il n'est pas perturbé plus que cela de ne pas ressembler au « morphotype » habituel rencontré dans sa discipline. Rêver et réaliser de devenir « grand » basketteur quand on est petit est évidemment possible, car le pratiquant dans ce troisième univers a appris à faire avec ce qu'il est et non se lamenter de ce qu'il n'a pas. Personne ne peut d'ailleurs remettre fondamentalement en cause ce qu'il a compris de l'exercice de la discipline qu'il aime. Heureux de réussir, il n'en fait pas un but en soi, car ce qu'il aime surtout c'est pratiquer en résolvant des problèmes. Il a notamment une philosophie très particulière de l'échec qu'il dédramatise et vit seulement comme une solution inadéquate qui n'est pas inutile puisqu'elle s'intègrera à l'avènement d'une solution meilleure. Il est conscient qu'il ne sait pas tout mais surtout que, pour lui, le problème ne se pose plus comme cela. Il va faire au mieux avec ce qu'il sait d'expérience et « attendre de pied ferme » l'imprévisible.

Il cherche à retrouver « l'état de grâce » dont il s'est quelquefois senti envahi et dont parlent souvent les sportifs de haut niveau sans trop être capables d'en préciser l'origine. Cet état n'advient pas en effet à « tous les coups » malgré les efforts faits pour le garder ou le ressaisir. Walter Bonatti écrit à son propos25 : « Ce que j'entends par état de grâce n'a rien à voir avec que le physique, le corporel. Bien sûr qu'on est préparé, on s'est entraîné, l'élément athlétique est présent mais je parle de l'état d'esprit dans lequel on se trouve à ce moment-là. Pour moi c'est un état d'inspiration, de détachement de la vie normale. Je ne suis pas religieux, même si j'ai ma propre foi mais on pourrait presque le voir comme quelque chose de divin, un état dans lequel tu peux accomplir des choses qui dépassent de loin ce que tu es capable de faire en temps normal, des choses qui sont quasiment des miracles. »

Il est d'ailleurs incompréhensible qu'aucune réflexion sur cet état de grâce ne soit menée aujourd'hui dans le monde de l'entraînement alors que de très nombreux sportifs témoignent de son existence. C'est pourtant pour le vivre et le revivre que tout ce que nous entreprenons existe.

Dans cet univers le pratiquant a appris à connaître ses limites et ne se réfère qu'à lui-même quand il se lance un défi. Extraordinaire pour d'autres, ce qu'il tente est pour lui juste le fruit d'une évolution. Au fil du temps, jouant de l'infini des potentialités au sein du fini de la situation, il a considérablement augmenté ses propres capacités de décision et d'action, et son habileté à évaluer les risques qu'il peut courir. Pour Reinhold Messner, cet état de grâce « n'est pas possible lorsqu'on évolue à la limite absolue de ses

25 Steck Ueli. ibid
performances ni lorsque l'on n'est pas assez sollicité. La configuration idéale est d'être sollicité un peu plus que normal mais pas au maximum. Et lorsque cela ne marche pas bien, il vaut mieux s'en avouer. Lorsque je n'arrive pas à trouver cet équilibre, je laisse tomber ».

Pour s'offrir cet « art de faire », il faut bien entendu avoir une grande confiance en soi qui ne peut s'acquérir que dans des pratiques qui s'appuient sur le désir depuis la toute petite enfance et qui s'organisent au sein d'un milieu parental bienveillant, pratiques qui doivent se poursuivre dans le même esprit à l'école et sur le stade jusqu'à l'âge adulte. Il s'agit en somme de l'apprentissage lent et progressif d'une liberté d'agir qui, découverte trop tard, ne peut plus réellement se mettre en place.

Dans cet esprit, nous pouvons évoquer ici le bel aphorisme de René Char qui conseille chacun d'entre nous en lui disant : « serre ton bonheur, saisis ta chance, va vers ton risque, à te regarder, ils s'habitueront ».

Un autre élément est à même de renforcer la confiance en soi du pratiquant. Il s'agit de l'expérience qu'il a accumulée dans la pratique de sa discipline à condition bien sûr que cette expérience ait été vécue dans l'esprit que nous venons de définir. Le génie de Zinédine Zidane doit sans doute plus aux longues journées passées, enfant, à jouer au football sur le terrain stabilisé de la Castellane qu'à tout autre type de formation.

Dans ce troisième univers, le pratiquant est depuis le début dans le style,26 son style et il sait qu'il ne peut faire des choses qui seraient trop éloignées de son propre lieu de connaissance. Impregné de la culture ambiante, il n'en construit pas moins sa performance comme une originalité qui le rend heureux. Claude Monet disait : « Trouver se fait seul ». Adulte, c'est-à-dire responsable, l'athlète impose son « art de faire » et n'imagine pas de devoir faire autrement. Il peut aller jusqu'à s'opposer à des systèmes ou à des entraîneurs qui exigereraient de lui d'agir différemment27. Il refuse l'exercice du pouvoir à son encontre mais reconnaît l'autorité, autorité qui lui permet d'enrichir toujours plus sa façon d'envisager sa pratique. Nous ne sommes plus ici dans le commandement ni dans l'obligation mais dans l'amplification jamais interrompue d'une expérience personnelle qui peut aller quelquefois jusqu'à se faire sans entraîneur. Les notions de « points forts » et de « points faibles » sont d'ailleurs, dans cet univers, à envisager de façon très prudente, car à même de déséquilibrer la logique d'une histoire de vie qui se présente toujours comme un tout.

Son rapport à l'autre est de type égalitaire, car il sait que des chemins très différents peuvent conduire au haut niveau dans sa discipline. Ce n'est pas un « tueur » comme on le voudrait souvent. Il est au contraire « gentil »28 et recherche la connivence parce qu'il en connaît la puissance transformatrice pour lui comme pour les autres. Il est apte au « commun » et sans qu'il le sache, ses inventions feront quelquefois culture jusqu'à faire

26 Style : art personnel de se poser des problèmes et de les résoudre.
27 Pensons au tennis de Fabrice Santoro.
bifurquer la discipline elle-même. Le père de Pelé lui disait : « Ton jeu inspirera des gens ».

Dans ce troisième univers, le pratiquant ne saurait tricher sans attenter gravement aux éléments qui permettent l’émergence de la performance. Il sait ce qu’il doit aux obstacles et à ce qui pourrait apparaître comme des difficultés, ces éléments étant indispensables à la mise en place de l’individuation. De plus il sait que c'est en jouant avec eux et en les surmontant qu'il parvient au sens et à la joie.

C'est dans le respect de la réalité de la situation dont évidemment l’adversaire fait partie, dans un face à face sans « petits arrangements » ni facilités, que se forge ainsi le tempérament et l'art de « faire » au haut niveau. La rue en pente de Ronaldo enfant, le terrain de tennis sans recul de Marion Bartoli, les pentes de Jean Baptiste Grange... ont grandement contribué à l'émergence de leur style et de leur pertinence en situation.

On nous reprochera peut-être de broser le portrait « idéal » d'un être humain si parfait qu’il en est inhumain et de décrire une façon de se comporter irréalisable dans les faits. La lecture du témoignage de grands artistes (sportifs, musiciens, peintres, sculpteurs...) montre évidemment le contraire.

Le degré d'exigence des meilleurs est immense.

Terminons cette partie consacrée au pratiquant dans notre troisième univers en évoquant deux choses. La première concerne Robert Misrahi29 qui nous invite à mettre en œuvre dans la vie les quatre verbes qui conduisent à la joie qui sont « fonder », « aimer », « rêver », « agir ».

La deuxième est une partie du témoignage de Jonny Wilkinson dans son livre le rugby quantique30. Il écrit : « Au début, je n’aspirais qu’à être le meilleur, et je ne cessais de me comparer aux autres. Je devais faire plus et mieux que les autres : les statistiques, les normes m’obsédaient. Mais dans ces conditions pas moyen de connaître la paix ! C’est alors que je me suis fixé un but supérieur : aller chercher ce qu’il y avait de meilleur en moi. En suivant un tel but, j’ai vite compris que je pouvais continuer à m’améliorer chaque jour indéfiniment. Avec une telle approche, j’avais la possibilité d’apprendre par les échecs. Je sais maintenant qu’il y a des moments où je ne peux pas tout maîtriser ; mais j’ai compris que je dois écouter le monde, bouger avec lui et pas contre lui. La difficulté est de trouver l’équilibre entre volonté de maîtrise et capacité d’écoute ».

**L’entraîneur du troisième univers**

Par rapport à l'idée que l'on se fait habituellement du rôle de l'entraîneur et ce que nous venons de dire de l'activité du pratiquant, il pourrait sembler que, dans le troisième univers, cet entraîneur ne serve plus à rien. En effet devant la nécessaire autonomie du compétiteur en situation et l'originalité indépassable de son style, fruit de ses propres

expériences dans la pratique de sa discipline, on peut s’interroger sur ce qu’il reste du rôle classique de l’entraîneur comme détenteur et propagateur d’une vérité sur elle. 

Disons-le d’emblée, la place de l’entraîneur aux côtés de l’athlète reste essentielle mais le rôle dévolu à cette place a changé de nature.

En premier lieu, l’entraîneur n’est plus celui qui dit ce qu’il faut faire mais celui qui informe et rappelle sans cesse ce que la situation de compétition exige que l’on fasse : créer dans l’imprévisible. Le temps des « méthodes » indiquant la voie menant naturellement à l’excellence est, de ce point de vue, totalement dépassé et s’il y a connaissances, celles-ci doivent susciter chez l’athlète la possibilité d’aller s’interroger, affronter, élucider, imaginer, anticiper, formuler, conceptualiser dans une dynamique qui lui est propre.

L’entraîneur abandonne le principe de son « pouvoir » pour celui de son « autorité ». Il n’ordonne pas mais conseille et sait résister aux demandes de vérité toutes faites. La substance de l’autorité est assez difficile à définir. On parle en effet fréquemment « d’autorité naturelle » pour se défausser d’en trouver l’origine. Pour notre part, nous pensons qu’elle prend naissance en s’appuyant sur la culture qu’a l’entraîneur de sa discipline. Cette culture s’est élaborée au fil du temps à partir des expériences pratiques qu’il a réalisées comme acteur d’abord puis comme entraîneur et de l’observation de la diversité des performances et des styles qui ont été produits jusqu’alors. Plus cet entraîneur connaît d’éventualités concernant l’évolution possible de la situation, plus il connaît de cas ayant déjà eu lieu, cas qu’il partage avec l’athlète, plus celui-ci sera à même de faire un « pari » raisonnable sur ce que cette situation est « à peu près » appelée à devenir et donc à être mieux préparé à y faire face. En somme la culture de l’entraîneur permet de mieux anticiper dans les phases de préparation sans pour autant éliminer la part d’imprévisibilité de la situation de compétition.

L’autorité de l’entraîneur s’appuie également sur une conception de la condition humaine telle qu’elle a été décrite dans l’analyse de l’activité du pratiquant dans le troisième univers. L’athlète est un adulte que l’on accompagne et non que l’on infantilise.

Là où, dans le deuxième univers il y avait « soumission » au pouvoir de l’entraîneur, il y a, dans le cadre du troisième, « acceptation » et « reconnaissance » de son autorité par l’athlète. En effet l’entraîneur, fort de sa propre culture, est à même de faire des propositions raisonnables en termes d’éveil de la singularité de l’athlète et de préparation à la compétition. Les gens qui gagnent leur vie en jouant aux courses ne sont pas ceux qui jouent avec les chiffres de leur date de naissance mais ceux qui se cultivent chaque jour de l’histoire des chevaux, de leurs victoires, de leurs défaites... La culture n’est pas faite pour être accumulée pour elle-même ou pour répondre à une histoire qui se répéterait (elle ne se répète pas). Elle sert par différence à indiquer « ce que l’on ne sait pas encore » lorsqu’on est plongé dans une situation nouvelle et que l’on va donc devoir créer. Il est évident que plus la culture est importante et plus, pour un problème donné, l’imprévisibilité de cette situation est faible.

« La culture n’est pas identité mais fécondité » affirme François Jullien31.

31 Jullien François. Vivre paysage ou l’impensé de la raison; Ed Gillimard. Paris 2014
Dans l'exercice de l'autorité subsiste une dissymétrie entre l'athlète et l'entraîneur mais c'est une dissymétrie « non hiérarchique » qui situe les deux protagonistes dans des rôles différents. Dans l'univers deux, l'entraîneur prétendait « construire » et gérer la performance de l'athlète, celui-ci étant considéré comme un simple exécutant. Dans l'univers trois, il l'accompagne et l'aide à mieux la penser pour s'y préparer, car il sait que celui-ci sera seul en situation.

L'autorité de l'entraîneur dans ce dernier univers a une capacité « instituante ». Elle augmente les capacités d'anticipation de l'athlète, renforce son aptitude à « commencer » en s'aidant du passé et à créer en situation de contingence absolue. Elle l'invite à réinvestir un héritage comme marchepied à son acte d'invention.

La culture de l'entraîneur l'a ainsi conduit aussi à mettre au point une conception de la performance nourrie des exemples de performances passées et de leurs conditions d'émergence. Cette conception, il l'invente et la réinvente au prorata de ses réflexions et de ses déambulations dans et hors de sa discipline. Il lit les poètes, les philosophes, les écrivains, certains scientifiques… car il sait que dans leurs œuvres, il est question de l'homme. L'entraîneur sait qu'il n'a aura jamais accès à ce qui va se passer en situation de compétition mais que c'est en partie en référence à la conception qu'il a mise au point que va advenir ce qui la transcende et que l'athlète va inventer.

Cette conception qui se présente alors comme un « exemple » de performance n'est pas élaborée pour servir de modèle mais par l'écart qui la sépare de ce qui sera produit en situation par l'athlète, elle joue, à l'entraînement, le rôle d'une altérité créant tension et devenir.

Il est important de comprendre qu'en univers trois « la valeur de l'exemple ne tient pas au fait qu'il est « universalisable », nous nous retrouverions alors en univers deux, mais que « l'exemple est plutôt ce « particulier » qui, valant au-delà de l'événement ou de la situation historique, ouvre et inspire à la postérité un champ d'imagination. En sorte que, comme le soulignait Kant, « les successeurs loin de devenir de simples imitateurs y trouvent une source d'inspiration pour inventer leurs principes et suivre leur propre démarche »32 sans pour autant avoir de garantie ultime et définitive qui les délivrerait de la part d'incertitude et d'indétermination propre à la situation de compétition.

A la fin du match France-Suède lors des derniers championnats du monde, Claude Onesta souhaitait que l'on brûle tous les livres consacrés au handball tant il avait dû avec son équipe batailler dans l'inattendu.

Dans son activité, l'entraîneur s'attache avant toute chose à prendre en compte le réel, les acteurs et leur histoire, car il sait que les grandes lois générales basées sur des moyennes statistiques fabriquent une surréalité théorique qui nous égare en gommant l'originalité et la richesse des créations individuelles. Fort de sa conception, il n'hésite pas à faire de la microhistoire en travaillant sur les cas précis qu'il a sous les yeux. Il dynamise le « faire » à la fois singulier et collectif des athlètes qui lui font confiance en leur offrant l'appui de son autorité émancipatrice. Il sait que « leur joie » de pratiquer est un indice essentiel de la qualité du processus dans lequel il s'est engagé avec eux.

32 Revault d'Allones Myriam. ibid p 42
Sachant que seule l'exigence posée par la mise en situation peut générer l'intelligence de jeu, il organise des exercices dans lesquels les athlètes ont à se « débrouiller » du chaos qui les entoure. Il peut à loisir gérer le degré de complexité de ce chaos en faisant varier les paramètres constitutifs de la situation de compétition mais il maintient quoiqu'il arrive le principe d'une prise de décision/création. Boris Cyrlinik raconte que, dans le monde animal, les chattes éduquant leurs petits, leur apportent des souris blessées, ce qui contribue à réduire la part d'imprévisibilité à laquelle doivent faire face leurs chatons sans l'éliminer tout à fait. C'est le même principe qui prévaut dans l'apprentissage des êtres humains.

Dans ce contexte, l'entraîneur prépare des lancements de jeu et donne quelques principes d'organisation mais il sait que ce n'est pas lui qui va « jouer ». Il responsabilise et invite le pratiquant à poser ces propres critères concernant l'analyse de la situation, car c'est ce qu'il aura à faire dans le jeu ... et dans sa vie.

Il joue le rôle du « maître ignorant » décrit par Jacques Rancière dans un livre portant ce titre. Cet auteur rapporte dans son ouvrage la curieuse expérience d'un professeur de français, Joseph Jacotot, exilé en Hollande du temps de la révolution française, et qui, à son arrivée, ne parlait pas le hollandais. Pour rentrer en contact avec ses étudiants, il n'avait en tout et pour tout qu'un livre, Télémaque, comportant le texte en hollandais et en vis-à-vis le même texte en français. Très démuni, il leur proposa de commencer sans lui à trouver des corrélations entre les deux langues, en somme à « bricoler » comme ils le pouvaient quelque chose qui soit français. Il leur donna du temps s'attendant malgré tout au pire. Sa surprise fut grande quand, quelques mois plus tard, il se rendit compte que les étudiants pouvaient tous soutenir une conversation courante dans cette langue, chose qu'à l'évidence, il n'aurait pas obtenue par une approche plus traditionnelle.

Jacques Rancière tire un certain nombre de conséquences de cette expérience notamment le fait que trop expliquer empêche peut-être de comprendre. En effet, dans un souci pédagogique que l'on veut logique et généreux, nous dérobons souvent par simplification, le « corps à corps » que doit livrer celui qui apprend pour s'approprier réellement ce qu'il apprend et renforcer du même coup son désir. De là à rater la formation du génie, il n'y a peut-être pas loin.…

Quand le cerveau travaille sans tirer lui-même les conséquences de ce qu'il fait, nous savons aujourd'hui qu'il apprend mal et que ce qu'il a appris est comme extérieur à lui, ce qui interdit tout réinvestissement réel dans les situations à venir. Il ne les « habitera » jamais vraiment.


Sur le premier point il écrit : « Cette expérience permet de penser que le processus d'apprentissage n'est pas un processus de remplacement de l'ignorance de l'élève par le savoir du maître mais de développement du savoir de l'élève lui-même. Il y a d'abord un travail autonome de l'intelligence et ce travail va de savoir à savoir et non d'ignorance à

---
34 Rancière Jacques. Entretien donné à Nouveaux Regards
savoir. L'égalité des intelligences que Jacotot professe à partir de là veut d'abord dire ceci : pour que l'apprentissage soit possible il faut que l'intelligence employée par l'élève soit la même que celle du maître et que seul le maître qui, parce qu'il ignore, oblige l'autre à trouver par lui-même, est un maître émancipateur. »

Le deuxième point évoqué par Jacques Rancière est que l'on peut partir de n'importe où pourvu qu'il s'agisse d'un tout constitué avec lequel on peut travailler en va-et-vient c'est-à-dire en procédant de ce qu'on sait à ce que l'on ignore « sans recourir à des explications ». Pensons au football joué spontanément par des enfants dans la rue ou sur des terrains vagues. Les responsables de ce sport au Brésil s'inquiètent actuellement d'une importante baisse de niveau dans les différentes catégories d'âge et imputent cela à la forte diminution de ces « pratiques sauvages ».

D'un point de vue plus pédagogique, l'entraîneur du troisième univers ne multiplie pas les exercices construits sur la base d'un catalogue exhaustif de gestes techniques mais propose après échange et partage, d'approfondir quelques situations de jeu de façon à s'assurer d'une véritable connaissance incarnée et stylisée par les athlètes, connaissance servant de base de départ solide pour les ajustements et les inventions à venir. Il ne dit jamais comment faire mais aménage pour que « quelque chose soit fait ». Tout doit finalement concourir à mettre les athlètes en possession de leurs propres pouvoir et responsabilité c'est-à-dire à révéler chez eux la capacité d'agir « en leur nom ». Il ne s'agit absolument pas d'un laisser-faire de sa part puisqu'en permanence il y a enrichissement mutuel et émancipation.

« Il ne faut mener un homme que jusqu'à lui-même et lui apprendre à se construire. »

Dans ce contexte, le résultat produit en situation est un élément clé du processus d'entraînement. Que ce résultat soit un échec ou une réussite par rapport à l'objectif visé, il est le seul véritable élément qui permet à la fois l'évaluation de ce processus et sa relance. Par la tension qu'il crée entre le rêve et la réalité, entre l'horizon d'attente et lui, le résultat féconde et dynamise. En natation sportive par exemple, ce n'est pas « le geste » en lui-même qu'il faut travailler mais essayer « des gestes différents » au plan de l'espace et du temps en fonction des résultats obtenus sur le plan chronométrique. L'athlète se « sculpte » ainsi progressivement de ce qu'il produit à l'invitation de son entraîneur dont le rôle se limite à susciter la qualité toute en intimité de cette aventure personnelle. Paule Salomon écrit à ce propos : « il y a des êtres qui nous rendent meilleurs parce qu'ils nous créditent de ce meilleur et qu'ils nous laissent l'espace pour l'incarner ».

La description du troisième univers de compréhension de la performance nous permet ainsi d'en proposer la définition suivante\textsuperscript{35} : « La performance humaine est un événement original créé dans et par un champ de forces contingentes organisées par un règlement. Parmi ces forces, on trouve un ou plusieurs sujets à la poursuite d'une intention large (but de la pratique) et des contraintes (règles, circonstances) qui, offrant des résistances (obstacles), influent sur l'organisation de cette poursuite et permettent sa réalisation (puissance/invention). Cet événement est complexe et absolu (à venir et sensible aux

\textsuperscript{35} Cette définition a déjà été proposée dans Bigrel François. « La performance humaine. A la recherche du sens… » Ed de La Polynésie Française. Papeete. 2009
conditions initiales définissant la situation). Il est un résultat qui devra être pris en compte pour son propre devenir. Il fait sens pour le ou les acteurs. Il les rend heureux d'exister et de s'accomplir (joie). Il est un moment de création et d'expression (style) de la condition humaine qui prolonge, tout en l'utilisant, un processus historique issu d'un travail à la fois individuel et collectif (culture) ». 
La grande erreur

Afin de mieux en préciser les contours, nous allons reprendre dans ce dernier chapitre la présentation de ces deux derniers univers de compréhension de la performance en les comparant à la faveur de quelques thèmes propres au monde du sport.36

Pour commencer ce moment de comparaison, nous souhaitons mettre l'accent sur un point capital qui les différencie totalement dans leur puissance à favoriser l'émergence de la performance. Nous pensons en effet que le deuxième univers commet une « grande erreur » que nous avons beaucoup commise et que nous commettons encore.

On la retrouve dans presque tous les domaines s'intéressant à l'apprentissage.

Considérons une performance déjà réalisée. Pour la connaître, l'approche classique qui est celle de l'univers deux propose, après l'avoir figée, de la décomposer puis d'en faire l'analyse selon des modalités d'ordre anatomique, sociologique, physiologique, psychologique...

Chaque domaine scientifique l'approche avec sa méthodologie et ses outils conceptuels et l'investigation est considérée comme parfaite quand tous les domaines pouvant la concerner sont couverts.

Si la performance a été ainsi décomposée en éléments de connaissance, elle peut, pour être obtenue à nouveau et en toute logique, être recomposée avec ces mêmes éléments par le processus inverse.

Ce fonctionnement admet alors que les connaissances qui ont été trouvées par les différents champs d'études en aval de la performance déjà réalisée, peuvent être mises après entraînement, en amont de la performance à venir afin de la préparer. 37(cf schéma)

Irréprochable sur le plan du raisonnement, ce qui lui permet de faire illusion, cette façon de proceder est pourtant erronée. Il a en effet été démontré par des philosophes et des scientifiques au XXe siècle que l'erreur majeure en matière de compréhension de l'être humain a été jusque-là de vouloir penser son devenir (individuation) à partir de l'être humain déjà individué « alors que c'est depuis le processus d'individuation qu'il est possible de connaître les « individués » que sont les êtres humains ».

Simondon écrivait : « l'individu n'apparaît jamais plus qu'à titre de résultat dans un processus d'individuation donc il est vain de chercher le principe dans la forme que prend ce résultat /.../. On ne peut pas, en toute rigueur, parler d'individu, mais d'individuation ; c'est à l'activité, à la genèse qu'il faut remonter, au lieu d'essayer d'appréhender l'être tout fait pour découvrir les critères au moyen desquels on saura s'il est un individu ou non. L'individu n'est pas un être mais un acte, et l'être est individu comme agent de cet acte d'individuation par lequel il se manifeste et existe /.../. Il faut penser un être qui n'est pas antérieur à son devenir ».

36 Nous n'évoquerons pas le premier univers dans lequel, par principe, l'acte pédagogique est inexistant.
37 On retrouve le même principe dans l'organisation des équipes interdisciplinaires qui entourent aujourd'hui les entraîneurs. Il y a là aussi la même grande erreur.
La grande erreur

La performance située au centre de ce schéma est générée par le processus A situé en amont. Une fois celle-ci produite, on en fait l’analyse selon des paramètres dont l’ensemble est censé composer la performance. Dans cet exemple, ils sont au nombre de 4. Ils pourraient être plus nombreux.

Dans l’univers deux, ces 4 paramètres sont considérés comme équivalents au processus A et peuvent donc être positionnés et entraînés en amont d’une performance à venir pour la produire.

Dans l’univers trois, ces 4 paramètres sont sans rapport avec le processus A qui génère une performance à partir du chaos dynamique de la situation de compétition. Il est alors vain de chercher le principe de cette individuation dans la forme que prend cette performance.

Nous entraînons encore essentiellement selon l’univers deux et passons “à côté” de l’univers trois qui seul pourtant permet l’invention de la performance. Ainsi, nous échouons, peut-être, dans la formation de “joueurs géniaux”.

Schéma François Bigrel - 2015
Comme nous l'avons vu en univers trois, nous avons, avec le concept d'individuation et la théorie de création d'ordre par le bruit, fait une avancée capitale dans la compréhension des phénomènes d'apprentissage chez l'être humain. Nous avons été longtemps induits en erreur et le sommes encore, par l'effet conjugué de l'invisibilité de ce processus et par l'impact visuel produit par la performance déjà réalisée. Contre toute attente, le cerveau ne se construit pas par imitation de formes déjà constituées mais dans une dynamique basée pour l'essentiel, sur la résolution de problèmes.

Nous faisons l'hypothèse que les sportifs géniaux que nous connaissons ont pu échapper d'une façon ou d'une autre à la soumission à la « forme idéale » de performance dans leur discipline et qu'ils ont sans doute appris par la pratique de leur activité dans l'innocence et la joie d'abord puis dans le courage, l'obstination... et le bonheur ensuite. Alain Giresse évoquait il y a quelque temps les séances interminables de tirs de coups-francs sur la porte du garage de sa maison de Langorin avec son frère quand ils étaient jeunes... Encouragés depuis l'enfance à agir comme ils l'entendaient et à en assumer les conséquences, ces sportifs ont fini par imposer leur style et ont gagné grâce à lui. Beaucoup d'entre eux en témoignent, Federer affirmant lui qu'il doit tout à sa mère.

Quoi qu'il en soit nous pensons à tous ceux qui, pourtant très sérieux, ont abandonné en cours de route, contraints qu'ils étaient de pratiquer une discipline qui avait cessé pour eux depuis longtemps de les appeler à vivre une aventure qui les réjouissait auparavant, la leur.

A propos de la relation

Les deux univers développent une conception très différente de la « relation » qui est omniprésente dans le monde du sport, comme d'ailleurs dans l'ensemble du monde vivant. Le sportif est en relation avec sa discipline, des relations s'installent entre lui et son adversaire, les sportifs sont en relation entre eux au sein d'une même équipe, etc...

Le deuxième univers en reconnaît l'importance, mais il la comprend comme mettant en rapport deux entités déjà existantes. Présupposant le golfeur et la balle comme données antérieurement à leur mise en relation, ce golfeur peut alors naturellement être invité à travailler des gestes à vide, l'idée étant que quand les gestes seront maîtrisés, la balle le sera également. Le résultat de l'action sur la balle n'est pas un moteur essentiel de l'apprentissage qui se centre d'abord sur le corps de celui qui fait.

Tout au contraire dans le troisième univers, la relation tient lieu d'être, les entités, ici le golfeur et ce que fait la balle, étant des conséquences directes de leur mise en relation. On peut alors parler d'un véritable « réalisme des relations » qui assure, dans notre exemple, l'individuation du golfeur et du milieu qu'il a conquis sans qu'il ne soit plus jamais possible au plan fonctionnel de les distinguer. Il faut pouvoir concevoir, ce dont nous n'avons pas du tout l'habitude, que le golfeur et la balle sont la conséquence de la fonction qui les met en rapport, le golfeur ne faisant qu'actualiser la réalité première de ce rapport.

Les relations entre les membres d'une équipe de sport collectif sont à envisager selon le même système d'idées. Un véritable collectif fabrique un « commun » qui ne préexiste pas aux relations qu'il met en œuvre. Les joueurs sont certes au départ des entités mais ces entités doivent se transformer et devenir autres par le jeu des relations qu'elles vont
commencer à entretenir. Le pratiquant est alors devenu le « pratiquant d'un groupe » et ce groupe tire alors de lui-même un langage commun qu'il ne possédait pas auparavant. C'est ainsi que l'on peut voir à l'inverse des équipes composées de très bons joueurs, échouer par négligence de ce temps de co-construction.

Comme nous l'avons déjà souligné, le résultat de l'activité est, dans ce contexte, de première importance. Il offre, par exemple, un feed-back essentiel sur le travail du système golfeur/balle et contribue à la conquête progressive de l'habileté.

A propos de l'erreur

Les deux univers proposent des conceptions très différentes de l'erreur. Patente dans le deuxième univers quand n'est pas reproduit à l'identique le modèle de performance idéale, l'erreur disparaît dans le troisième, chaque production étant « parfaite » même si par ailleurs elle peut sembler maladroite ou médiocre. Il faut ici entendre parfait au sens où l'athlète fait du mieux qu'il peut à l'instant où il agit. C'est parfait parce que tout simplement c'est ainsi et que cela ne peut pas être autrement comme nous l'a suggéré Spinoza. En univers deux, la maladresse apparaît dès le premier essai, en univers trois, la production est parfaite et l'apprentissage va se faire par passage d'une « perfection à une perfection plus grande » phénomène qui, pour ce philosophe, est également source de joie.

S'il y a du négatif nous le trouvons seulement dans l'incompatibilité initiale entre les compétences du pratiquant et la situation de compétition qu'il doit vivre mais ce négatif devient vite intéressant, car c'est de cet écart que va pouvoir, par un saut qualitatif, émerger la performance.

A propos de la technique

Nos deux univers ont une conception très différente de la « technique ». L'univers deux en adopte la conception classique qui réduit la technique a un ensemble de moyens définis par leur usage. La passe est un de ces moyens et peut indifféremment servir à jouer à la passe à dix ou au handball. Dans l'univers trois, la technique n'est que la face visible d'un ensemble culturel bien plus grand incluant l'intention poursuivie et les problèmes à résoudre pour l'atteindre et qui différencie très nettement la passe dans ces deux pratiques. La technique est éphémère, car, si l'intention reste la même pour une discipline donnée, la contingence de la situation de compétition exige sa modification et son évolution permanente. En tennis, les balles n'ayant pas d'habitude, on peut comprendre que l'utilisation de gestes stéréotypés, aussi parfaits soient-ils, ne peut conduire qu'à l'échec.

La façon singulière de résoudre les problèmes en situation depuis l'enfance dessine une ligne de style inventée au quotidien par le pratiquant. Cette ligne est absolument originale.
et signe « la fin de l'exotisme » puisque nous sommes tous « exotiques ». Nous prenons en marche la culture de la discipline que nous pratiquons et, nous appuyant sur elle, nous la prolongeons et la transformons par invention en fonction de ce que nous sommes et de l'exigence de la contingence de la situation. En univers deux, la technique définie dans les livres est première, le style venant, lui, donner une petite touche personnelle finale. En univers trois, le style est premier et s'inspire juste de cette technique pour bifurquer de façon singulière au gré de sa propre histoire.

Par notre activité inventive, nous participons à l'augmentation de la culture de notre propre milieu culturel qui est ainsi en constante évolution. En univers deux, la culture est comme figée et nous sommes invités à nous y conformer pour réussir. En univers trois, elle ne cesse de se transformer par ajout d'inventions singulières, les générations qui viennent profitant de l'imagination des générations existantes ou passées.

L'humanité dont le sport fait partie est faite par les hommes et attend, pour exister, l'œuvre de chacun d'entre eux.

**A propos du rôle du temps**

Nos deux univers de compréhension de la performance se différencient également sur la façon dont chacun d'eux envisage le rôle du « temps » pendant lequel cette performance prend forme, le « présent » de l'action. En s'appuyant essentiellement sur sa forme spatiale pour la comprendre, le deuxième univers ignore ce temps qui organise pourtant la performance de façon fondamentale. Par exemple un cadrage/débordement en rugby est fait de ralentissement et d'accélération dans un rythme inventé grâce au propre tempo défensif de l'adversaire, rythme sans lequel il ne peut se construire et être efficace. Cette « sculpture du temps » faite de temps forts et de temps faibles ne peut être apprise et devenir effective si l'on se limite à « singer à vide » la forme du cadrage/débordement observée chez quelqu'un d'autre. Cette forme a besoin pour prendre corps du rapport de force inscrit dans l'espace/temps dans lequel s'engage l'athlète avec son adversaire.

Quand nous étions à l'école primaire, nous nous faisions des « feintes » qui émergeaient de nos jeux de poursuite et qui étaient basées sur des ruptures de rythme inventées sur l'instant. Je n'ai jamais plus entendu depuis prononcer ce mot au cours de ma carrière de sportif et de formateur.

Quant au temps des apprentissages proprement dits il est, à l'évidence, plus court dans le deuxième univers puisqu'il s'agit de copier des formes déjà existantes. Nous pourrions de ce fait le trouver plus rentable mais cette rentabilité est illusoire, car d'une part ces formes ne se retrouveront pas requises de la même façon par la situation de compétition et d'autre part elles seront plaquées sur l'individu qui n'aura pas eu le temps de les concrétiser, de les vivre, de les incarner... de les réinventer.

Les travaux des neurophysiologistes ont permis, au cours de ces cinquante dernières années, de beaucoup mieux définir ce qu'est une connaissance apprise pour l'être humain. « Elle est contextualisée, et son unicité, son aspect historique et son contexte ne
sont pas un bruit qui couvre la compréhension de sa véritable essence, à savoir celle d'une configuration abstraite. *Le concret n'est pas une étape vers quelque chose d'autre : c'est la manière dont nous arrivons et le lieu où nous demeurons* »38.

Une connaissance « incarnée » faite de « transformations silencieuses »39 exige du temps d'apprentissage sans que celui-ci soit obligatoirement formalisé. Il suffit de regarder les enfants et les adolescents vivre dans un parc à skate pour se rendre compte que l'apprentissage est massif, que le temps de pratique est long, que les expériences y sont nombreuses et que... la joie rayonne. Pour eux aussi c'est « jusqu'à la nuit ».

Il n'y a monde que s'il y a expérience véritable et lente du monde. « C'est par l'impatience que nous avons été chassés du paradis40 ».

A propos du singulier et de l'universel

Une différence se concrétise aussi entre nos deux univers dans la conception qu'ils se font du rapport qu'entretiennent l'universel et le singulier.

L'univers deux pose le principe de l'existence d'une performance universelle qui ne peut manquer d'être atteinte si l'on joue de façon idéale. Les performances de haut niveau qui s'en approchent ne sont envisagées que sous la forme de variations autour du modèle qu'elles représentent ou bien, si elles sont très différentes, d'exceptions qui confirment la règle.

Dans le deuxième univers, la recherche constante du semblable en matière de performance la renforce et réduit la capacité de faire d'autres hypothèses à son sujet. Cette dernière finit alors par exercer une sorte de terrorisme invisible qui préfère la prescription à la participation.

Par ailleurs reste que sa formalisation « intellectuelle » séduit beaucoup dans notre milieu au point de l'imposer comme préalable à toute expérience. Finalement, dans cet univers, le singulier dérange et l'on ne sait qu'en faire si ce n'est bien souvent le contraindre à devoir se conformer ou à démissionner.

Bien différent est le rapport singulier/universel dans le troisième univers.

Si la performance singulière ne fonctionne pas dans sa tentative d'atteindre l'intention large, elle doit pourtant être absolument respectée pour ce qu'elle est, ce qui ne signifie pas évidemment qu'elle ne puisse pas recevoir un éclairage d'ordre culturel de la part de l'entraîneur mais il s'agit alors d'une incitation, d'une proposition sur la base d'une mise en commun et non de l'imposition d'un « universel surplombant ». Nous sommes alors dans l'ordre d'un partage d'expériences qui demande du temps mais dont l'intimité favorise des enrichissements considérables. Gaston Bachelard écrivait que « l'enseignant qui vous montre un avenir plutôt que de vous ramener à vos faiblesses actuelles fait un travail essentiel. »

C'est pour cela que le changement d'entraîneur doit être envisagé avec beaucoup de prudence. Rien ne remplace une expérience partagée sur le long terme, expérience qui

---

39 Expression de François Jullien
profite d'ailleurs aux deux protagonistes. Ils « dérivent » ensemble soutenus par une quête exigeante, la réussite de l'athlète dans la contingence de la situation de compétition. Castoriadis affirmait que l'on ne va pas à l'universel en niant le singulier mais en l'approfondissant.
Dans cet univers, l'entraîneur ne donne pas de leçons. Il se fait une conception de la performance qu'il renouvelle et qu'il sait ne pas devoir être reproduite comme telle par l'athlète. Il offre une disponibilité et un écart fécond et propice à l'intelligence et à la réflexion nécessaire à l'action, action qui reste celle de l’athlète et que celui-ci peut alors préparer sans volonté de la prédire.

**A propos de la condition humaine**

Tout finalement sépare le deuxième univers du troisième. Leur regard sur l'être humain diffère. Il diffère également sur le rôle de la culture, sur l'art de vivre, ensemble... parce que l'un suppose l'existence d'un arrière-monde qui sert de référence pour organiser et comprendre le réel et l'autre non.
Nos deux univers ont une vision très différente de la condition humaine. En univers deux, vivre consiste à apprendre les bonnes réponses qui sont connues « depuis toujours » et à les répéter pour résoudre des problèmes qui sont, à peu de chose près, toujours les mêmes. En univers trois, compte tenu de l'immaturité initiale de son cerveau, l'homme doit affronter la contingence et par ses créations, « fabriquer » ce cerveau de toutes pièces au fil du temps notamment pendant l'enfance. C'est sa condition à la fois tragique et merveilleuse.
Cette fabrication ne se fait pas réellement dans le commandement et l'obligation imposée sans partage, par un tiers. Elle relève plutôt d'une valorisation de l'existence en tant qu'expérience de vie faite de rencontres. Rappelons que nous vivons « de » et non « dans » à un point tel que le sujet et l'objet pourraient porter le même nom.
Les « blessures » du cerveau consécutives à l'utilisation de procédés pédagogiques méconnaissant la condition humaine sont invisibles et inaudibles mais existent bel et bien et vous handicapent pour la vie en toute impunité. Edgar Morin laissait entendre que nous pourrions ainsi tuer plus de mille Mozart par jour à nous y prendre quelquefois comme nous nous y prenons.
Conclusion

« Les rêves d'enfant, ces rêves que l'éducation ne sait pas faire mûrir » écrivait Gaston Bachelard.
Fruit de rencontres dont certaines sont absolument fortuites, les rêves de pratique voient assez spontanément le jour pendant l'enfance. Le problème qui se pose alors est celui de leur reconnaissance, de leur encouragement, de leur stimulation… Ce problème est d'ordre éducatif au sens large et intéresse donc les différents milieux qui ont cette responsabilité en charge (familial, scolaire, club…).

Alors que voulons-nous en définitive en tant que formateur pour l'enfant, l'adolescent, l'adulte afin que perduire leur volonté de faire : qu'ils aient une vie belle et heureuse, ce qui a évidemment pour nous à voir avec la production d'une œuvre qu'il ne faut pas hésiter à qualifier « d'artistique » prenant naissance dans les premières émotions et perdurant de façon singulière le plus longtemps possible. Dans notre milieu cette œuvre est la performance. Ce rapprochement entre le monde de l'art et celui du sport surprendra sans doute mais il n'y a aucune raison de l'envisager autrement. Comme toute œuvre d'art, la performance est une production incarnée faite des énergies présentes dans nos relations/transactions avec notre environnement, orientées vers un accomplissement supérieur de notre vie. A l'instar de la musique ou de la peinture, le sport est une des modalités de cette vie. Il doit être une expérience qui libère et développe les potentialités de la joie et de la maîtrise de soi. Il permet « enrichissement », « épanouissement » et « création ».

Le moment où, plongé dans la situation de compétition, l'athlète conclut un accord avec son environnement en faisant converger des forces vers la réalisation de l'intention large, produit chez lui un sentiment de plénitude qui le touche au plus profond de son être et qui est une véritable source de bonheur. Malgré la contingence toujours renouvelée, le futur est pour lui non pas une menace mais une promesse et il vit ce que Nietzsche avait conçu comme étant « l'éternel retour ».

Les milieux éducatifs sont tous porteurs de conceptions dont le degré de validité n'est, en général, pas interrogé et qui fonctionnent beaucoup sur des à priori et des habitudes (la bosse des maths, les filles littéraires et les garçons plus scientifiques, le corps contre l'esprit...). De notre point de vue et comme nous l'avons vu, nos univers de compréhension de la performance sont loin d'être équivalents exposant, pour deux d'entre eux, les individus qui y sont soumis à des maltraitances hypothéquant l'apparition de leur génie et donc de leur bonheur de pratiquer.
Ces maltraitances sont invisibles car le cerveau ne se plaint pas quand il apprend mal.

Une exigence éthique s'impose alors en matière d'éducation.
Un entraîneur véritable ne se constitue qu'autant qu'il a osé prendre du recul par rapport à ce qu'il met en œuvre spontanément sur le terrain, ce qu'il n'a guère l'occasion de faire habituellement, car, d'une part, il est accaparé par de nombreuses tâches annexes et d'autre part n'est pratiquement jamais invité à une formation de formateur organisée à ce
niveau de réflexion philosophique. Peu de gens s’en inquiètent et bien des experts seraient au contraire plutôt prêts à s’en moquer.

C'est pourtant bien de philosophie dont il s'agit, car, en dehors des à priori malveillants qui la concernent, elle est d'abord une puissance dérangeante qui, s'attachant à la réalité, a pour vocation de demander « pourquoi » et ainsi « d'inquiéter les évidences »41 qui sont légions dans notre milieu. Dans le monde du sport, nous comprenons en effet souvent un peu trop vite la réalité et comme le disait un vieux professeur de philosophie : « L'intelligence humaine ne connaît que l'universel : loin d'être sa force, c'est sa faiblesses ».

La philosophie a également d'autres choses à nous dire parce qu'elle s'intéresse de près à la condition humaine qui est évidemment impliquée au premier chef dans la réalisation de la performance. Il est effarant d'ailleurs de constater comment, dans ce monde, le sportif est ignoré ou méconnu comme « être humain ». Comme nous l’avons vu, l'avancée des connaissances sur le thème de la vie des hommes tout au long du XXe siècle a pourtant été considérable et est merveilleusement résumée par Albert Camus dans ces carnets quand il écrivait : « L'homme n'est rien en lui-même. Il est une chance infinie. Mais il est le responsable infini de cette chance ». Pour notre part, nous pensons que seul l'univers trois est à même de permettre de poser les problèmes ainsi quand, invités à leur propre aventure par des entraîneurs subtils, les hommes vivent de leur jeu.

Dans cette aventure, l’indétermination proposée par la contingence joue un rôle considérable et relativement nombreux sont ceux aujourd'hui qui pensent qu’elle contribue à l’émergence de la singularité de chaque homme et, par la diversité ainsi produite, au façonnage de l’humanité toute entière. Combien de fois avons-nous entendu que nos enfants, nos élèves, nos sportifs avaient besoin de certitudes ? Et combien de fois en les leur apportant avons-nous contribué en toute bonne foi et sans qu’ils le sachent, à leur mal de vivre. Il faut lire le livre de Guillaume Leblanc « Les maladies de l’homme normal »42 pour s’en convaincre définitivement. Leur conditionnement est parfois tel que certains d’entre eux, désespérés en situation, vont jusqu’à réclamer que leur soient données ces certitudes et jugent alors défaillants les entraîneurs qui s’y refusent.

Nous sommes « nés pour inverter ». Il n’y a aucune échappatoire possible à cette exigence qui est seule à même de favoriser une émancipation individuelle et collective capable de faire « humanité » et de conduire au bonheur de vivre.

Le XXe siècle a fait disparaître les repères de certitude dans tous les domaines. Ce faisant, il nous a offert un très beau cadeau, la « contingence n’étant plus maintenant comme un défaut dans la logique de l’histoire, elle en devient la condition43 ». Le handball s'invente de l'imagination de ses pratiquants sans que nous puissions savoir ce qu'il deviendra à l'avenir. Différente semble être la position de la Fédération Française de Rugby en ce qui concerne la formation des jeunes joueurs en pôle. En misant démesurément sur le poids, la force, la puissance au détriment d'un art de jouer qui

41 Expression de François Jullien
43 Merleau Ponty. Leçon inaugurale au collège de France.
s'improvise en le faisant depuis l'enfance, ces instances ont, de notre point de vue, montré qu'elles avaient une vision erronée de leur propre sport. La conséquence en est une absence de liberté et d'adéquation des joueurs à la situation de compétition, lesquels, sans génie, ne peuvent plus alors qu'offrir un spectacle assez pauvre.

L'aventure originale et personnelle de l'athlète qu'est sa performance est le point central de ce que nous avons voulu mettre en avant dans ce travail. Fort de son désir, il accède à son autonomie par le partage et la rencontre. La nécessité d'individualiser l'entraînement existait bien auparavant mais cela se faisait par une « touche finale » dans une conception de la performance qui restait dépendante du deuxième univers que nous avons décrit. Nous ne devons pas avoir peur de la diversité des réponses qui pourraient être apportées à l'art de vivre en situation. Elles sont chacune source de joie pour ceux qui les vivent et, à ce titre, propices à l'avènement d'un « commun » en marche et sans cesse renouvelé par enrichissement mutuel.

Les individus « blessés » se replient sur eux-mêmes ou se défendent, les gens heureux s'ouvrent, se fragilisent et partagent, « l'homme passant alors infiniment l'homme ».

---

44 Serge Betsen dans une récente interview pour le journal du dimanche (8 mars 2015) raconte « qu'il a croisé un jeune qui m'a dit avoir postulé pour un centre de formation. On lui a demandé de prendre 10 kg */...*/ Il est là le problème. »

45 Pascal. Pensées
« Nous devons inlassablement redécouvrir l'odyssée qui sommeille en nous. »

(Walter Bonatti)

« La vie contient et implique la précarité continuellement suspendue du sens. »

(Cornélius Castoriadis)
La performance humaine :
Trois univers de compréhension

A propos des notions « claires » Paul Valéry a écrit dans ses cahiers : « Ce que nous appelons clair ne l'est pas toujours en soi mais parce qu'il ne demande pas de réflexion, non qu'il n'en ait pas besoin mais ce besoin n'est pas éveillé à cause de l'habitude».
Il est ainsi du mot « performance » dont la fréquence d'utilisation dans le milieu sportif, laisse entendre que celle-ci est finalement bien connue. Ce sentiment d'évidence n'invite évidemment pas à en entreprendre l'analyse sans laquelle pourtant nous faisons, en matière d'entraînement, courir des risques aux pratiquants qui se confient à nous.
Trois grands univers de compréhension ont cours aujourd'hui dans le monde du sport, pour rendre compte de la performance et chacun d'entre nous adhère à quelques détails près et quelquefois implicitement, à la vérité de l'un d'entre eux. Le premier s'appuie sur des considérations génétiques, le deuxième définit la performance par rapport à un «idéal» à rejoindre quant au troisième, il déclare que la performance n'existe pas et qu'elle est inventée en « situation ». Ces trois univers conduisent à des appréciations très différentes de la situation de compétition, de l'activité du pratiquant et du rôle de l'entraîneur.
Deux d'entre eux peuvent être contestés aujourd'hui. Le troisième semble, lui, à même de répondre à certaines questions que les deux premiers laissaient dans l'ombre par impuissance à les résoudre. En évoquant ce dernier univers, nous serons conduits à réenvisager les notions de technique, de style... et à proposer une autre "éthique" à la fois pour l'agir de l'athlète et pour l'activité de l'entraîneur, les deux œuvrant pour l'avènement d'une performance pouvant alors être qualifiée d'humaine.

François BIGREL

Professeur agrégé d'EPS, formateur au CREPS Aquitaine (1976-2006), auteur d'ouvrages de réflexion sur la performance et le sport de haut niveau.